

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 4

MONTREAL, 2 MAI 1896

No. 84

**SOMMAIRE**

La nouvelle Série, *L'administration*—La Montée du Zouave, *Pierre Lerouge* (Chronique Artistique, *Rémy*—Billets de Faveur, *Argus*—Du Toupet, *Mélas*—Les quêtes, *Victime*—Un Comble, *Catholique*—A qui la faute ? *Citoyen*—Miracles d'Amérique, *G. Clémenceau*—Les galères du Roi, *G. Clémenceau*—Feuilleton : Rome, (*Suite*) *Emile Zola*.—Mme *Bennati*, *Firmin*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

**LA NOUVELLE SERIE**

Lorsque le CANADA-ARTISTIQUE fut fondé en 1890, l'éditeur ne se doutait pas alors des changements qui surviendraient plus tard dans la rédaction de son journal qui devenait, un an plus tard, le CANADA-REVUE. Après dix-huit mois de *struggle-for-life*, cette publication prenait un essor qui n'a jamais été égalé par les publications hebdomadaires du pays. C'était dû, hâtons-nous de le dire, à la vigueur de sa rédaction. Les AUTORITÉS RELIGIEUSES ont tenté de le tuer, mais sans succès, puisque au mois de septembre, 1894, un nouveau journal lui succédait : LE RÉVEIL. On a aussi essayé de l'étouffer, mais il était né vigoureux puisque 84 numéros ont été publiés depuis cette époque, et aujourd'hui il augmente son format d'un tiers. Nous ne connaissons pas, naturellement, quel sera son sort, mais nous avons confiance dans l'avenir, et les promesses qui nous ont été faites par les vraies amis de la liberté de la parole ne sont pas pour nous décourager.

Dans un prochain numéro, le RÉVEIL exposera son programme politique et la ligne de conduite qu'il entend tenir pendant la lutte actuelle.

## LA MONTEE DU ZOUAVE

### *Montée du Zouave !*

Nom cocasse qui m'a frappé l'autre jour, sur une planchette à mi-côte de la rue St Denis.

Ne trouvez-vous pas que le nom est suggestif ?

C'est qu'ils ont monté rudement, ces chers Zouaves, depuis le jour où ils ont déposé les armes qui leur avaient été confiées pour défendre le chef de l'Eglise.

Ah ! ces innocentes, ces pauvres armes, elles ont causé bien plus de mal aux Italiens le jour où Crispi en a fait cadeau d'une cargaison à Ménélik pour armer sa garde.

Il est vrai qu'il y a une rude différence entre un Abyssin et un Canayen.

Mais, nous ne reprochons pas à nos héros ce qu'il y a d'immaculé dans leur campagne et que le regret n'altère pas le sentiment glorieux qui persiste à les animer au souvenir de leur galant coup de tête d'éphèbes enthousiastes.

Nous avons de l'amitié pour tous ces citoyens—aujourd'hui devenus des gloires militaires—tombés en grand nombre dans un doute inquiet sur l'à-propos de l'ardeur belliqueuse qu'on leur insufflait, retirés la plupart du cléricisme militant, et tout prêts, pour en finir, à supprimer ce qu'il y a de pontifical dans leur nom pour ne conserver que le premier vocable, qui donne une bonne note de gaieté et de gaillarderie française.

Cela nous fait plaisir de les voir donner un peu de ton militant parmi les organes trop façonnés à l'antiphonaire ; mais il ne faudrait pas pour cela croire que nous abdiquons notre droit de glisser notre mot, lorsque le moment est venu.

Que voulez-vous ? c'est notre raison d'être.

Parler quand nous avons quelque chose à dire, et dire ouvertement ce que nous pensons.

A ce jeu-là on attrape quelquefois des horions, mais quelle satisfaction de se dire au fond du cœur que l'on avait raison et que les plus acharnés s'en rendent compte, et en profiteront... peut-être

Eh bien ! nous prétendons que les Zouaves en ce moment sont encombrants ; nous protestons contre la *Montée du Zouave*.

Le *Canard* a pris l'autre jour la chose en plaisanterie et, dans une liste, il s'est amusé à réunir un certain nombre de noms ; il a montré la police, la justice, la banque, l'administration, l'éducation—tout enfin—aux mains de l'Union Allet, qui passe à l'état de gigantesque mécanique gouvernementale

Voici maintenant que le journalisme est attaqué de contagion.

Halte-là !

Bien des gens me demandent gravement : " A quoi attribuez-vous cela ? "

Pour ces indiscrets, j'ai une réponse toute prête que je vous recommande, car elle est souveraine à leur fermer la bouche hermétiquement.

—Pourquoi ils réussissent à occuper toutes les positions ? mais, parbleu ! c'est bien simple, parce qu'ils ont la permission de faire gras le vendredi.

Voilà qui dispense d'éclaircissements subséquents ; cependant je n'en ai pas encore fini avec ma montée des Zouaves.

L'accaparement zouvianesque est la conséquence forcée de notre état social incomplet et inachevé ; c'est aussi un argument puissant contre notre organisme éducationnel.

Dans tous les pays du monde, pour la classe bourgeoise, celle qui a pris part au mouvement des Zouaves, la période de service militaire est considérée comme une période redoutable pour l'avenir du sujet ; on craint que son intelligence s'étirole aux casernes, que ses notions de la vie s'y affaiblissent, que ses connaissances s'y obscurcissent. Les trois ans de service sont considérés comme un temps d'arrêt intellectuel, une déperdition de force cérébrale d'une quotité fixe.

Mais, pour le Canayen, le service à l'étranger a été tout autre chose ; ce n'était pas pour lui de l'étiollement, mais de l'épanouissement intellectuel ; la caserne romaine devenait pour lui le ciel libre auprès de la caserne cléricale qu'il quittait : c'est une provision de matière cérébrale qu'il a faite là-bas et qu'il a développée de retour au Canada.

Et voilà pourquoi, en vrai Zouave, il a réussi à chaparder tous les gros morceaux.

À sa place, nous en aurions sans doute fait tout autant ; mais alors, nous nous demandons ce qu'on fera quand ils seront tous casés, et où faudra-t-il aller pour nous trouver des débrouillards ? Va-t-on recommencer une expédition ?

La montée du Zouave, avons-nous dit, nous semble enjambée avec une *furia* d'exclusion injuste, mais elle n'est rien auprès de ce qui suit.

" Dans tous les partis, disent les amateurs d'aphorismes, le pire, c'est la queue."

Il n'en est pas de même, paraît-il, pour le crocodile, au point de vue comestible.

Mais ce qu'il y a de pire dans les Zouaves, c'est, bien sûr, leur queue.

Non contents de sonner la charge et d'es-calader la montée du fromage, ils tirent derrière eux deux ou trois débris qui n'ont rien de Canadien, et qui passent partout

sous le bon petit manteau bleu des défenseurs du Pape.

Ça, c'est trop, et nous finirons par nous fâcher avec nos braves Zouzous.

Faire place aux Zouzous Canadiens, cela nous va, mais pas de Zouzous d'importation.

Comment, voilà qu'à la faveur de la poussée générale des Zouaves, on vient d'installer à la direction politique des deux plus grands journaux français de Montréal deux castors rongeurs, mal peignés, hirsutes, laids, sans talent et sans vie, mais porteurs de la médaille *bene merenti* !

On peut voir le résultat et juger à quel état d'éteignoirs ont été réduits ces journaux depuis l'infusion du virus morphique.

Lorsque ces deux guerriers endormirent l'*Etendard* d'un dernier sommeil, toute la profession se réjouit d'échapper au supplice de leurs malignes élucubrations.

L'un d'eux se livra à la littérature d'épicerie, qui convenait à ses instincts patriarcaux, tandis que l'autre se voua à la littérature de catéchisme, qui correspondait à l'étendue de ses connaissances.

Tout à coup, grâce au coup de baguette de l'Union Allet, voilà nos deux castors qui opèrent la montée comme les grenouilles baromètres du bocal des ancêtres, et l'un d'eux apparaît à la surface, tout prêt à ronger le paquet de pulpe qu'on lui présentera. Le voilà installé au premier rang dans le premier journal de Montréal. Tout le monde se demande comment et pourquoi. Mystère !

Mais ce n'est rien. Lorsque vous laissez pénétrer un Castor, vous n'avez jamais fini. Le premier arrivé tend une perche au deuxième, et celui-ci, tout doucement, se glisse jusqu'au bord, puis, frappant solidement de sa queue plate le bureau du deu-

xième journal, il s'écrie : " J'y suis, j'y reste."

Et de deux !

Maintenant, nous voilà bien affublés ! *L'Étendard* est dédoublé et nous en avons deux au lieu d'un.

Tardivel à bien raison d'être fier, car, après tout, c'est peut-être par peur de lui que la *Presse* et le *Monde* ont pris comme rédacteurs deux castors. Ça les couvre.

Mais le public n'est pas content. Voilà qui est certain.

Il faut, dans notre presse canadienne-française, si elle veut se faire respecter, autre chose que des résidus de caserne et des rognures d'*Étendard*. Il faut des hommes qui parlent haut et ferme.

Nous sommes prêts à laisser aux Zouaves tout ce qu'ils ont déjà pris, mais, au moins, qu'ils nous laissent la presse, la bonne presse, qui crie fort et franc et ne perd pas en patenôtres le temps de l'action.

Les Zouaves ont déjà perdu la cause du Pape, ne leur faisons pas perdre celle du Canada-Français.

PIERRE LEROUGE

## Chronique Artistique

Il est déplorable de voir combien nous sommes, en général, réfractaires à tout ce qui touche à l'art, sous quelque forme qu'il se présente à nous.

Pour quelques rares admirateurs du Beau, combien voyons-nous d'indifférents et même de barbares ?

Quels sont ceux des nôtres qui savent faire la différence entre le beau, le médiocre et l'horrible ? Combien nous vantons-nous d'en compter dans nos rangs ? Hélas ! devons-nous jamais renoncer à la douleur de rougir de nos ignorances ?

Il y a rue Notre-Dame, une galerie de tableaux qui forme un musée de peinture dont nous devrions nous montrer fiers.

Ah ! bien, oui !

Nous passons devant la porte de la " Société des Arts " sans nous douter seulement que nous avons à notre portée, gratuitement, l'occasion de

dépenser quelques instants dans la contemplation d'œuvres picturales susceptibles d'emporter nos esprits hors de la région vulgaire où nous nous débattons désespérément.

S'il s'agissait d'aller nous repaître d'un spectacle grossier ; s'il s'agissait d'aller à la morgue nous mettre en arrêt devant un cadavre puant et défiguré, nous passerions rarement ces réceptacles d'horreurs sans témoigner de notre vulgarité par une visite dans ces lieux. Mais du moment qu'il s'agit de faire œuvre de goût, cela dépasse notre entendement.

Que de tristesses nous cause cette déplorable constatation !

Ainsi, pour en revenir à la " Société des Arts," qu'un observateur aille donc se mettre en sentinelle devant la porte de ses salles d'exposition, et qu'il note le nombre des personnes qui daignent considérer le superbe paysage de Sauzay qui, depuis 15 jours, est exposé dans la vitrine. Cet observateur, s'il est artiste, ou s'il a simplement du goût, sera désolé de l'indifférence de la foule.

Et pourtant, que ce paysage est joli et bien digne de la haute réputation de l'artiste qui l'a peint. C'est un riant village, tout ensoleillé, qui déroule au loin des horizons multiples. C'est plein d'air, de lumière et d'espace ; cela tient à la fois du paysage animé et du panneau décoratif. Il y a dans cette toile, traitée avec un art infini, un savoir-faire ingénieux qui devrait attirer sur elle l'attention des délicats. Il n'est pas nécessaire d'être peintre pour se laisser aller à une sensation caressante en admirant cette œuvre ; il suffit de renoncer un moment aux vulgarités courantes.

Eh bien, l'exposition publique et permanente de la " Société des Arts " offre un grand nombre d'œuvres de la même valeur. Un groupe nombreux d'artistes français, choisis parmi les célébrités contemporaines, appartiennent à la Société et sont représentés ici par des œuvres de grands mérites.

Malgré cela, nous persistons à nous montrer indifférents à cette fondation, pour accorder nos exclamations laudatives à l'amas de débris entassés dans une vieille bicoque qui porte le nom de château de Ramezay. Dans ce musée officiel il n'y a rien d'artistique ; mais en revanche, il y a des objets anti-artistiques. Est-ce pour cela que nous lui accordons notre aveugle préférence ?

Ah ! que nous avons donc encore de choses à apprendre !

Pour la musique, c'est la même chose. Nous suivrons volontiers une voiture dans laquelle on aura entassé quelques nègres jouant du trombone, de la clarinette et du tambour, pour le plus grand profit d'un cirque ou d'une collection de dioloqués ; nous paierons des prix fabuleux pour entendre une musique exotique en tournée fructueuse et en quête de badauds, mais nous nous garderons bien d'aller entendre un excellent orchestre symphonique, composé d'artistes éprouvés, dirigé par l'un des nôtres et n'exécutant que des œuvres splendides.

Cela ne peut nous convenir, parce que, en musique comme en peinture, nous ne sommes que des puffistes.

Il nous faut de la peinture rutilante, aux tons crus, aux scènes violentes, comme il nous faut de la musique criarde, avec au moins trois grosses caisses.

Notre idéal musical nous rapproche trop des virtuoses de l'armée du Salut, et c'est cette perversion du goût public qui désespère les rares appréciateurs de l'art véritable.

Réagissons donc contre cet abattement intellectuel ; prêchons d'exemple et entraînon les indécis dans les bons sentiers. Les occasions ne nous manquent point ; saisissons-les toutes, et, avec un peu de bonne volonté chez ceux qui constituent l'élite de notre société, il sera facile d'entraîner la masse.

Vendredi, le 17e concert de l'Orchestre Symphonique de Montréal a eu lieu exceptionnellement dans la salle du Queen's Théâtre, avec le programme suivant :

1. Hérold                    Ouverture                    Zampa
1. Beethoven. Andante Con Moto.  
(de la Symphonie en ut Mineur
3. H. Vieuxtemps. Concerto op. 31,  
Violon et Orchestre
- (a) Introduction—Cadenza. (b) Andante Religioso.  
[c] Finale.  
M. J. J. Goulet.
4. C. Gounod, Marche Funèbre d'une Marionnette.
5. R. Schumann, Rêverie (pour cordes),  
(Direction de Mr. J. B. Gérôme)
6. J. Faure, Sancta Maria,  
(avec accompagnement d'orchestre).  
Mme. C. O. Lamontagne.
7. C. Saint-Saëns. Romance pour Cor.  
M. X. Larose.
8. Weber Berlioz, Invitation à la Valse.

N'est-ce pas là une de ces occasions dont je parlais tout à l'heure ?

Ne la laissons pas échapper.

Les 4 et 5 mai prochain, au bénéfice de l'Hôpital Notre-Dame, nous aurons, également au Queen's Théâtre, deux représentations dont nous nous bornons à donner le programme, ne jugeant pas utile, étant donné le but poursuivi, d'insister auprès de nos lecteurs en leur recommandant de participer à la seule œuvre de bienfaisance laïque que nous possédons, laquelle est à l'abri des rapines cléricales.

Voici le programme de ces deux représentations.

Le 4 mai :

1. *Chanteuse par amour*, opérette en un acte, de Henrion, jouée et chantée par Mme Bennati.

2. *A la porte*, comédie en un acte, de M. Eugène Vercousin, jouée par Mme de Gonzague, MM. Ch. Beaubien et Paul Lacoste.

3. Intermède, par Melle Marie Terroux, MM. Jehin Prume, violoniste, et Dubois, violoncelliste. Le piano accompagnateur sera tenu par Mme Heynberg et Melle Chrétien.

4. *Les Virtuoses du pavé*, opérette en un acte, de Jonas, jouée et chantée par Mme Bennati, MM. Bailly et Lasalle.

Le lendemain, 5 mai, le programme sera le même, sauf pour l'opérette finale qui sera remplacée par un délicieux opéra-comique en un acte de M. Poise : *Bonsoir, voisin*, interprété par Mme Bennati et M. Bailly.

Voilà une belle occasion de prouver à nos R. P. du T. S. Sacrement que nous n'avons pas besoin des grossières et brutales séductions d'un bazar pour nous exercer à la charité.

REMY.

## BILLETS de FAVEUR

S'il est un usage scandaleux, c'est bien celui qui consiste à distribuer des billets de faveur, dénommés, dans notre pays, où l'on parle un français pur, bien qu'un peu archaïque, "billets complimentaires."

Qu'un entrepreneur de spectacles, ou qu'un marchand de soupe s'installe à Montréal, ne fût-ce même que pour une journée, en échange de la publicité que les journaux lui font payer à beaux deniers comptants, il sera tenu de donner ses meilleures places ou ses meilleurs morceaux, *gratuitement*, à tous les goujats, à tous les affamés de la presse et de l'administration publique.

Les billets de faveur, grâce à l'abus auquel ils ont donné lieu, ne sont plus des billets de faveur, mais un impôt brutal violemment prélevé sur

les directeurs de spectacles ou de toute autre entreprise.

Pour les obtenir, les pseudo-journalistes et les garçons de bureaux de toutes les officines municipales et parlementaires se livrent à un véritable chantage.

Les laveurs d'encriers des salles de rédaction prétendent avoir autant de droits à cette politesse que le rédacteur spécialement chargé de faire le compte-rendu d'un spectacle ou d'un banquet, et ils exigent, pour eux, pour leur famille et pour leurs amis, des entrées gratuites en aussi grand nombre que cela leur convient. Moyennant cette condescendance ruineuse pour les entrepreneurs, ceux-ci ont une faible chance de ne pas être trop massacrés et un soupçon de certitude que les lettres qu'ils adresseront à la rédaction ne seront pas interceptées par les colères de bandes du journal.

Il serait bon de réagir contre un état de chose qui déshonore la presse canadienne. Et cette réaction devrait venir des vrais soldats de cette presse, mal jugée à cause des incongruités que commettent les parasites vivant d'elle.

Les directeurs, les comptables, les commis, les garçons de bureaux, les balayeurs, les femmes, les enfants, les cousins et les cousines de tout ce monde, n'ont aucun titre à réclamer la moindre faveur des directeurs de théâtres. Lorsque ceux-ci s'adressent aux journaux pour obtenir de la réclame, ils paient en bonne monnaie ayant cours légal. Resterait donc le personnel de la rédaction, qui, lui non plus, ne peut exiger des passes au gré de ses inassouvissables appétits. L'usage, un usage absurde puisqu'il n'y a pas de réciprocité, l'usage, disons-nous, a consacré le principe d'un service gracieux au bénéfice des journaux; mais il faudrait au moins que ces billets de faveur fussent distribués à ceux qui ont pour charge de renseigner le public et de l'inviter à se rendre aux salles de spectacle ou aux lieux de plaisir où ils ont été conviés. Pas du tout. Ce sont les grattés-papier qui confectionnent les bandes des journaux qui jouissent à peu près exclusivement de ces faveurs, quitte ensuite à réclamer des rédacteurs deux doigts de compte-rendu fantaisiste.

Nous connaissons un grand journal de Montréal qui a reçu, tous les jours, huit entrées de faveur aux représentations de Sarah Bernhardt, entrées arrachées presque par la violence, et dont pas un seul des rédacteurs n'a bénéficié.

Un autre journal, dont le gérant est très connu et très célèbre même à cause de sa suffisance et de sa sottise crasse plus suffisante encore, se permet de mettre des conditions à la réception

de ses billets de faveur. Ce ridicule gérant exige des impressarios que les billets qu'ils "ont l'honneur" de lui adresser ne portent aucune marque distinctive.

Pourquoi?

Tout simplement parce que ce monsieur en fait commerce!

Dimanche dernier, nous avons vu le fils d'un politicien directeur de journal à la porte du Parc Sohmer. Muni de l'une des cartes de faveur que les directeurs du parc ont la complaisance d'envoyer aux journaux, ainsi qu'aux échevins et aux députés, carte qui autorise le bénéficiaire à entrer avec sa famille, nous avons vu, disons-nous, ce jeune cancre, âgé de vingt ans, discuter avec le brave homme chargé du contrôle parce qu'il prétendait pénétrer au parc avec cinq blancs becs de son espèce, sous prétexte que la carte de son papa était une carte de famille!

Il y a dans cet abus quelque chose de honteux pour la presse de Montréal. Nous signalons cet abus, non dans l'espoir que nos confrères y renonceront, mais dans celui que les directeurs de spectacles se coaliseront et cesseront d'être aussi bêtes qu'ils le paraissent.

ARGUS.

## DU TOUPET

Il y a des gens dont le toupet ne fléchit devant rien : les camoufflets peuvent leur pleuvoir comme grêle sur la face, rien n'y fait. Ils ont toujours la bouche en cœur et prête à dire : Merci!

On dirait ces pauvres hères, la mine noircie au charbon, qui tendent leur tête aux coups de pelote des amateurs.

Plus de bosses ils reçoivent, plus ils sont heureux. Eh bien ! les écrivains ecclésiastiques tapageurs, les casseurs d'assiettes, les enfonceurs de portes, les brouillons, les Baillaingé, les Gosse-lin, les Lacasse sont tous de cette trempe-là.

Ils lancent à tort et à travers des brochures ineptes, illisibles, idiots, dans le public; leur sottise soulève le *tolle* général, mais ils font mine de ne pas comprendre. Ils retirent poliment leur chapeau et saluent sous la grêle de pommes cuites, d'œuf pourris et de chats morts, comme si le public les couvrirait de fleurs.

C'est de la cuistrerie pure; mais jamais en dehors de ce monde-là, le mot de Danton : De l'au-

dace et encore de l'audace" n'a eu autant d'adeptes

En veut-on un exemple ?

On se rappelle encore le tapage provoqué, il y a quelques mois, par une brochure fantastique due à la plume d'un certain abbé Combes, et intitulée : *Le Grand Coup*.

Tous les journaux se sont ébaudis de cette monstrueuse folie, et le scandale a été poussé jusqu'au point d'obliger l'autorité religieuse par son organe officieux, *La Semaine Religieuse*, à intervenir et à interdire la circulation à Montréal de cette brochure déliquescence.

Le coup a été raide pour Monsieur l'abbé, qui s'est vu pas mal interloqué, et qui a fait le mort pendant quelque temps—mais pas longtemps

—Attendez, disions-nous à ceux qui se réjouissaient de cette prétendue soumission. Ne criez pas trop tôt victoire, et ne vous pressez pas trop de dire que l'oiseau a eu les ailes coupées. Vous le verrez reparaitre avant longtemps.

Et nous avons diagnostiqué juste, car le *Monde* a publié ce qui suit :

L'auteur de l'opuscule "Le grand Coup avec sa date probable," M. l'abbé Combes, curé de Dion (Allier), a reçu la lettre suivante :

J'ai lu et bien pesé chaque ligne, chaque terme de votre opuscule "Le grand Coup avec sa date probable," et je peux vous assurer que tout ce que vous y avez écrit sur le secret de la Salette est bien exact. Je m'associe donc très volontiers et sans réserve aux éloges que vous avez reçus.

Agréer, etc.

† SAUVEUR LOUIS ZOLA

Evêque de Lecce.

Quand je vous le disais !

"Les éloges que vous avez reçus."

Ça y est. Voilà que M. l'abbé Combes se rengorge et prend pour des compliments toutes les tuiles et les algarades qu'il a attrapées.

Le voilà le vrai toupet ecclésiastique !

Mais que pensez-vous de ce brave évêque Zola—drôle de nom pour un évêque—qui envoie cette lettre à l'abbé Combes, qui la publie, et du *Monde*, qui la reproduit ?

Ce dernier-là, par exemple, mérite une mention spéciale, d'autant plus qu'il fait, lui aussi, sa petite réflexion, et ajoute :

On sait que S. G. le comte Zola, évêque de Lecce, en Italie, est le prélat le mieux instruit de tout ce que concerne le secret et la personne de Mélanie, sa diocésaine.

Nous nous réjouissons que l'évêque Zola soit au moins comte, quand son homonyme n'est pas

même académicien, mais on nous permettra de trouver au moins étrange l'attitude du *Monde* en cette matière.

Entendons-nous. Nous ne prétendons pas qu'elle est étrange à notre point de vue. Au contraire, elle est toute naturelle. On sait que les Castors ne sont obligés de respecter les ordres d'évêques autres que ceux qui leur conviennent.

Cette doctrine, dont M. Tardivel—excusez-nous, si on vous appelle Monsieur—est le précurseur, figure en tête du livre saint du castorisme.

Il n'y a pas à dire : le *Monde* prend fait et cause pour "Le Grand Coup," cher au Comte Zola, contre les protestations de l'archevêque de Montréal.

C'est son affaire.

Mais, alors, pourquoi nous faire tant d'histoires quand nous refusons de nous laisser conduire par le bout du nez par la *Semaine Religieuse* ?

Il n'y a pas à dire : c'est encore grâce à l'exemple de Tardivel qu'on peut quelquefois tenir tête aux évêques.

MELAS.

## LES QUÊTES

S'il est une question qui nous intéresse fortement, c'est bien celle des quêtes dont nous sommes affligés quotidiennement, et qui mettent à sec l'escarcelle de nos pauvres mères de famille et rognent la portion de toute la maisonnée.

Chaque jour, nos quartiers ouvriers sont écumés par des collectionneurs de gros sous qui, sans pitié, arrachent jusqu'au dernier denier de la tirelire familiale pour leurs bonnes œuvres et leur grasse chère. Nos bureaux sont envahis par des solliciteurs implacables qui imposent leur demande avec une obstination tenace à laquelle on ne peut se soustraire sans payer tribut. Nos maisons bourgeoises sont prises d'assaut par des quémanteuses qui s'installent comme chez elles au salon et exigent une contribution presque la menace à la bouche.

C'est là un spectacle auquel nous sommes accoutumés en notre bon pays, *Eldorado* du catholicisme mendiant et prédicant.

Il paraît que l'on ne supporte pas partout aussi facilement ces mœurs qui rappellent celles des conquérants espagnols : on n'aime pas en tous lieux que la charité se fasse le pistolet sur la gorge.

En effet, la Sacrée Congrégation vient de lan-



cer, pas plus tard que le 27 mars dernier, un décret relatif aux sœurs quêtuses dont voici les points intéressants à connaître pour les laïques exposés à leurs visites :

I.—Dans les congrégations de vœux simples, que les religieuses n'entreprennent pas cette mission de la quête si ce n'est en esprit de foi, comme cherchant la subsistance non pour elles mais pour le Christ.

VIII.—Les supérieures, surtout en dehors de leurs résidences, n'envront jamais quêter des Sœurs qui n'auraient pas la double maturité de l'âge et de l'esprit.

Les sœurs quêtuses garderont toujours et partout la modestie qui leur convient, elles éviteront la familiarité des hommes et les conversations inutiles, elles fuiront le bruit, les tavernes, et les autres lieux malséants ; elles ne resteront pas plus longtemps qu'il ne sera nécessaire pour attendre les offrandes.

Elles ne réclameront jamais des aumônes arrogamment, ou comme leur étant dues, mais ayant exposé brièvement et avec humilité leur pauvreté et les besoins de leurs œuvres, si on leur fait spontanément une offrande, elles l'accepteront, et sinon se retireront patiemment, confiantes en la divine Providence.

Voilà d'excellentes recommandations qui méritent d'être étudiées et méditées à la fois par les quêtuses et par ceux auprès desquels on fait la quête.

Nous ne saurions trop conseiller aux malheureux qui voit s'émietter l'argent laissé au logis en carottes cléricales sous les yeux de la maîtresse pour lui faire serrer un peu la poigne lors de la visite de ces dames.

VICTIME.

## UN COMBLE

Le fameux meurtrier Holmes, qui vient de s'avouer de sa propre main l'auteur de vingt-quatre assassinats, qui a avoué avoir le diable dans le corps, au point de n'avoir plus face humaine, vient de jouer une comédie finale et de se convertir au catholicisme.

Il a trouvé un prêtre pour le baptiser dans sa prison.

Vrai, les protestants vont être en droit de trouver que les catholiques ne sont pas bien scrupuleux pour choisir des prosélytes.

Cela n'est guère de nature à nous relever.

CATHOLIQUE.

Nous prions nos amis et abonnés de faire une propagande active parmi leurs connaissances en faveur de notre journal.

## A QUI LA FAUTE ?

“ Voyons, a-t-on assez pataugé toute cette semaine ? Nos rues sont-elles assez dégoûtantes ? Nos avenues ne sont-elles pas des cloaques ? L'asphalte disparaît sous la boue et le fumier. Montréal est un dépotoir d'immondices ; c'est une honte pour le continent ! ”

A-t-on assez entendu ces ritournelles-là depuis quelques jours sur tous les tons, dans tous les lieux, dans toutes les réunions.

C'en était devenue une vraie scie ; mais personne n'a eu le courage de demander franchement quelle était la cause de cette situation, et où pouvait être le remède.

On s'est contenté de lever les épaules et de dire : “ Qu'est-ce que vous voulez, il n'y a pas d'argent dans le Trésor ”

Voilà qui est bientôt lancé, mais ce n'est pas une réponse suffisante pour ceux qui souffrent de ce pitoyable état de choses ; pour l'ouvrier ou l'ouvrière qui ruine sa santé et ses effets dans les fondrières municipales ; pour les marchands dont les nouveautés tournent au rossignol, parce que les clients ont peur de se risquer dans les rues visqueuses et gluantes ; pour les cochers et les camionneurs dont les chevaux peinent et s'épuisent, et dont les voitures se brisent.

Pourquoi n'y a-t-il pas d'argent ?

Ne payons-nous pas tous une taxe aussi considérable que les citoyens d'aucune autre ville ?

Oui, mais on oublie une chose : c'est que tout le monde ne paie pas sa part d'entretien.

Ignorez-vous donc qu'un tiers de la propriété évaluée, le tiers le plus riche et le plus arrogant, ne donne pas un sou pour maintenir en état les rues de notre cité ?

Lorsque vous longez la rue Sherbrooke, la rue St. Denis, la rue Dorchester, toutes les rues, en un mot, de Montréal, vous voyez d'interminables murs de granit encoignant de monstrueux édifices suant la richesse à pleins pores et qui dominent, en l'écrasant, le pauvre peuple qui paye dans le dégel.

De temps en temps, une immense porte cochère roule sur ses gonds comme l'ouverture d'une géole, et des flancs de ces forteresses sort, fouet claquant, une voiture douillettement capitonnée où se tapissent deux bonnes sœurs, le livre de banque à la main, ou un chanoine replet et bedonnant. Fouette ! cocher ! l'équipage élabousse le piéton ; l'attelage piaffe en lançant à droite et à gauche des feux d'artifice de vase.

Range-toi, prolétaire, ce sont tes maîtres qui passent !

Les voilà, ceux qui sont cause que tu gémis dans la pourriture et la saleté.

Mais que leur importe ! s'ils ne paient pas.

Que leur font les déboires, si ces dollars-là, économisés, s'entassent pour le sublime agrandissement de l'œuvre, — l'œuvre sans qualificatif, c'est-à-dire, la puissance religieuse ?

Voilà où est le mal.

Si les millions et les millions de dollars de propriétés religieuses qu'exempte une loi stupide et lâche, payaient des taxes, on aurait de l'argent pour nettoyer les rues et faire place aux honnêtes gens qui vont à pied.

Tant que les immenses couvents et presbytères, prétendus asiles et hôpitaux, qui ne sont que des usines clandestines où tout se fabrique, jusqu'au whiskey de contrebande, continueront à ne pas payer leur part de l'entretien de Montréal, nous végèterons dans l'état où l'on nous voit aujourd'hui.

Est-il dit que nous n'aurons pas le cœur de nous révolter et de prendre la justice entre nos mains ? Serons-nous toujours à quat' pattes comme des poules mouillées devant cette cléricaille égoïste et ventripotente ?

Nous ne le croyons pas.

Les derniers événements viennent de faire ouvrir l'œil aux plus calmes.

Si Montréal veut être une ville tenue convenablement il lui faut la totalité de ses ressources ; il faut que tout le monde paye les taxes sans distinction.

Et si l'on refuse, ma foi ! l'on vendra quelques-uns de ces beaux terrains qui s'engraissent depuis tant d'années à nos dépens. La plus value qu'elles ont acquise, grâce à nos sacrifices de vingt ans, suffirait pour faire de nos rues de vraies salles de danse. Cela restreindrait peut-être un peu les ébats de ces bonnes âmes, mais ne doivent-elles pas être prêtes à tous les sacrifices ?

CITOYEN.

Le gouvernement Tupper a demandé trois millions pour les forteresses du pays et pour achat d'armes.

Ces forteresses sont les presbytères et les armes sont les canons de l'Eglise.

### A PEU DE FRAIS

On n'estime la santé à un haut prix que quand on est malade. Quand on est affligé d'un rhume qui a résisté à tous les remèdes possibles, on peut être certain de le guérir à peu. Je frais avec un flacon de *Baume Rhumal*, l'incomparable spécifique contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

16 doses pour 25cts. En vente partout.

## MIRACLES D'AMERIQUE

Les incrédules qui vont de par le monde niant les prophètes et les miracles, feraient bien de lire dans la *Revue des Revues* l'histoire authentique d'un envoyé de Dieu sur la terre, Francis Schlat-ter, qui opérait, il y a six mois, dans le Texas, le Nouveau-Mexique, la Californie, le Colorado. Ils y verraient de si évidentes preuves de l'intervention de la Divinité par la voie d'un de ses élus, que les miracles mêmes de Lourdes, pour incontestables qu'ils soient, tombent, en comparaison, au rang des prodiges de pacotille.

Les habitants de ces pays nouveaux sont des produits fort mélangés de toutes les races du monde, Latins du Mexique, émigrés de Hambourg, celtes d'Irlande, anglo-saxons de partout, saupoudrés de Chinois, de nègres et de Peaux-rouges, forment une mentalité publique qui n'est en rien inférieure à celle de nos trains de pèlerins. Par la diversité de leurs origines, par la dissemblance de leurs manières de sentir et de concevoir, ils paraîtraient au contraire particulièrement propres à l'exercice des facultés de doute et de contrôle qui s'opposent à la trop facile acceptation du merveilleux, s'ils n'étaient, en général, d'éducation primitive. Ce n'est pas médire des pécheurs de Galilée d'il y a deux mille ans, que de les supposer plus prompts à l'enthousiasme aveugle du miracle que les aventureux *settlers* des montagnes rocheuses.

C'est bien pourquoi les critiques de l'Evangile ont beau jeu. Ils allèguent l'innocence des temps, le mysticisme de l'Asie, la disposition à voir le surnaturel en toutes choses; le nombre immense des thaumaturges qui, semant la terre de merveilles, avaient fini par ne rien laisser de si rare que la simple expérience des lois de la nature.

Vraiment, tout fut miraculeux en certains jours. Jusque dans la Rome sceptique de Néron, Appollonius de Tyane, païen très authentique doué de pouvoirs surhumains, ne s'avisait-il pas de ressusciter, aux yeux de tous, une jeune vierge toute aussi morte que Lazare ? Plus tard n'annonçait-il pas d'Ephèse le meurtre de Domitien, à l'heure même où le Tyran succombait à Rome, sous le poignard des conjurés ? Quelle

bibliothèque ne ferait-on pas des prodiges accomplis par le démon pour nous séduire, ou par la divinité pour sauver ? Y a-t-il rien de plus flatteur pour nous que d'être l'unique objet des soucis, des efforts supraterrrestres de bien ou de mal ? Et, puisqu'il y a eu des miracles prouvés, mis au-dessus ces contestations des hommes, pourquoi n'y en aurait-il plus ? De quel droit aurions-nous décidé que la Providence cesserait de se manifester parmi nous ? Combien inconséquents des chrétiens qui se feraient tuer pour la résurrection du Christ, et repoussent l'apparition de Lourdes ? Rien ne me saurait choquer davantage que la doctrine impie qui refuse au démon le pouvoir de nous abuser comme autrefois par des prestiges, et à Dieu même la volonté de combattre l'illusion du mensonge par le miracle de la vérité.

Un miracle irréfutable suppose le miracle éternel. La multiplication des pains, la guérison des malades, la résurrection des morts étant des articles de foi, pourquoi de tels prodiges seraient-ils le privilège des temps passés ? Pourquoi seraient-ils refusés aux nôtres ? Il n'en est point ainsi, et si quelque chose doit surprendre, c'est bien plutôt la rareté du miracle que sa fréquence.

Je sais bien que le miracle est beaucoup plus commun qu'on ne croit. Toutes ces prières dont retentissent nos églises, ne demandent rien à Dieu qu'un miracle spécial pour parer à chacune de nos misères. De quoi s'agit-il, en vérité ? D'arrêter subitement une tempête résultant des conflits de l'air déchainés par les lois du Créateur ? De remplacer par des organes sains des poumons livrés à la tuberculose ? Le Tout-Puissant n'a qu'à vouloir, et le miracle vient corriger à point l'imperfection inattendue de son œuvre. Ce qui est surprenant, c'est qu'il ait besoin de nos sollicitations pour se résoudre.

Il est certain cependant que le prodige s'accomplit. Car on voit, après des prières, des tempêtes qui s'arrêtent et des malades qui guérissent. Ce sont là pour le croyant de purs miracles dont il ne manque pas de remercier la Divinité par des offrandes que l'Eglise est bien obligée de s'approprier, puisque Dieu ne saurait retirer aucun avantage de nos dons, qui sont les siens.

Mais ces miracles indiscutables ont le grave

inconvenient, parce qu'ils sont d'ordre privé, de passer inaperçus. L'habitude que nous en avons nous les fait regarder avec indifférence. Il y a plus, les sceptiques observent que la même tempête s'arrête pour tout le monde, l'incrédule et le croyant, et que, si des malades guérissent authentiquement après des neuvaines, des cierges brûlés, des messes et des prières, le plus grand nombre des convalescents se tirent d'affaire sans recourir à ces actes de piété : les infidèles, notamment, après des pratiques où la foi nous oblige à reconnaître l'œuvre caractéristique du démon.

Ces considérations ne sont pas sans embarrasser plus d'un esprit raisonneur. Et c'est apparemment pour porter le dernier coup aux incertitudes, aux doutes, que des apparitions se produisent, que des prophètes nous sont envoyés, qui témoignent de leur mission divine par les miracles publics rapportés des anciens, ou constatés par nos contemporains.

Le dernier venu de ces députés du ciel nous paraît être ce Francis Schlatter, dont je parlais tout à l'heure. Ce n'est pas un des moindres signes de son caractère divin, que nous ne savons rien de lui. On nous dit cependant qu'il est Français, originaire d'Alsace, qu'il émigra de bonne heure aux Etats-Unis, et qu'"il y fit tous les métiers." Ce dernier trait ne saurait choquer ceux qui trouverent leur voie derrière l'établi d'un charpentier.

Comment cet humble *camelot* eut-il un jour la perception du *divin* qui se faisait sentir en lui, c'est ce que nous ne savons pas. Si, lorsqu'il traversa Paris pour se rendre au Havre, on lui eût offert le plus modeste emploi, il ferait peut-être aujourd'hui la gloire de l'orphéon de Duayel, sans jamais soupçonner quelle vocation céleste l'attendait de l'autre côté du Mississipi. Par bonheur pour le Nouveau-Monde, la France ne sut point retenir le futur prophète, et la destinée de Francis Schlatter s'accomplit.

La gravure qui nous le représente nous montre un homme au regard extatique—barbe et cheveux de Christ—vêtu de la tunique flottante qui, depuis les premiers âges, paraît convenir à l'état d'Envoyé du Seigneur. Le reste du costume est tout de simplification : ni chapeau, ni souliers, ni chemise. En ce modeste appareil,

"il parcourait les États américains, se disant inspiré du ciel, prêchant l'amour de Dieu et la paix des âmes."

Ce langage, d'abord, parut subversif à la chrétienne Amérique, qui mit les verrous. Mais ce diable d'homme, si j'ose parler ainsi, ne fut pas plutôt en prison qu'il fit autant de saints de tous les prisonniers. Les geôliers, effrayés, s'empressèrent de mettre dehors un gaillard qui gâtait à ce point le métier.

Dans la rue, il ameutait aussitôt la foule : "Prêtez l'oreille et venez à moi, s'écriait-il. *Je ne suis qu'un simple envoyé de mon Père Céleste.*" C'est déjà une situation peu commune. Mais l'Américain qui veut être suprême en toutes choses, ne comprit pas la modestie d'un homme qui se refuse à se déclarer Dieu. Voilà, cette fois, Francis Schlatter dans une maison d'aliénés. Il n'eut pas de peine, apparemment, à faire douter ses gardiens de leur propre raison, car ils le relâchèrent bientôt, et le saint, dont la puissance s'était accrue dans les épreuves, commença dès lors une interminable série de miracles.

Le Texas, la Californie furent successivement parcourus dans l'enthousiasme des populations. Après un court séjour à San-Francisco, en décembre 1894, Schlatter passe les six premiers mois de 1895 au milieu des tribus indiennes, "*semant des miracles*" qui produisirent, on doit le croire, une abondante moisson. Enfin, nous le trouvons installé à Denver, la capitale du Colorado, où nous allons le voir opérer de près. Un avis du plus grand journal du Nouveau-Mexique, le *Rocky Mountains Daily News*, nous met au courant de la situation :

#### MORT AUX DOCTEURS

*Le Messie du Nouveau-Mexique soigne mille malades*

*Boiteux, aveugles, sourds.*

*Schlatter, le prodige du Sud-Ouest, ne fait point de différence entre les pauvres et les riches, et guérit tout le monde. Tous sont sauvés par la foi, etc., etc.,*

Maintenant, écoutez les témoignages :

Le général E.-F. Test publie, dans l'*Omaha World Herald*, un long article où il dit : "Tous ceux qui approchent Schlatter sont soulagés. Le

docteur Keithhey a été guéri de la surdité. Je me suis servi de lunettes pendant nombre d'années. Un geste de sa main a suffi pour que je n'en eusse plus besoin."

Un des hauts fonctionnaires de l'*Union Pacific Railroad*, M. Sutherland, à la suite d'un accident de chemin de fer, ne pouvait plus marcher ni même mouvoir ses membres. Transporté à Denver, il en est revenu complètement guéri. Par surcroît, sourd depuis quinze ans, il a retrouvé la faculté de l'ouïe. "La cécité, la diphtérie, la phthisie s'évanouissent devant la main de Schlatter, et surtout devant ses gants, comme de simples migraines sous l'influence de l'antipyrine.

"La foi étant l'unique raison des guérisons, disait le prophète, il est inutile que je touche les malades de ma main." L'usage s'établit alors de lui apporter des gants qu'il bénissait ou touchait, et qui acquéraient ainsi la propriété de guérir toutes les maladies

Mme V.-V. Snook (*North Denver*) était atteinte d'un cancer depuis de long mois. Épuisée de souffrances, elle envoya chez le saint demander un de ses gants. Il lui en envoya deux. Elle est guérie. Il en est de même de John Davidson (1217 17th. street, Denver;) du colonel Powers de Georgetown, et d'un grand nombre d'autres incurables.

Mme M.-C. Holmes, de Havelock (Nebraska) souffrait de tumeurs au-dessous des yeux. Elle y pose le gant de Schlatter, et les tumeurs disparaissent.—*Denver News*, 12 novembre 1895.

L'ingénieur Norris [Albuquerque] est subitement guéri de la cataracte. Un bûcheron aveugle recouvre la vue, les paralytiques font des sauts de carpe, les culs-de-jatte dansent. SCHLATTER SOIGNE 5,000 PERSONNES PAR JOUR. Et tous glorifient le "*Fils du Père.*"

Voilà ce qu'on a pu voir à Denver. Les malades accouraient de tous les points des États-Unis et s'en retournaient guéris. Schlatter n'acceptait aucune offrande. En revanche, hôteliers et commerçants faisaient de magnifiques affaires. Pendant quarante jours et quarante nuits, l'homme de Dieu jeûna. Très exalté par l'abstinence, il déclara finalement qu'il était le Christ. Et, de fait, il accomplissait plus de miracles en une

heure qu'il n'en est rapporté dans tout l'Évangile.

Les trains de pèlerins se succédaient sans relâche. Les malades s'attaoupaient par milliers sur la voie publique, pour attendre la distribution des gants guérisseurs. Ce n'était, de toutes parts, qu'allégresse, actions de grâces d'incurables guéris et de trafiquants enrichis. Tout était heureux, sauf la secte hypocratique, qui, conformément à l'avis du *Rocky Mountains Daily News* mourait de la belle santé d'autrui.

Ces grands bonheurs ne sont point durables. Au plus fort du délire d'une universelle joie, un beau matin, l'hôte de Schlatter trouva sa chambre vide, et le saint envolé. Une lettre dont on peut donner le fac-simile, et qu'on dirait écrite de la main d'un enfant, disait : "*Ma mission est finie. Le Père me rappelle.*" On devine les cris de rage et de douleur des malheureux assemblés devant la maison du prophète pour attendre l'infaillible guérison. "*C'est une désertion,*" criait-on de toutes parts.

Depuis ce jour (13 décembre 1895) on n'a plus entendu parler de Schlatter. Comment a-t-il pu sans argent, dénoncé par son habit, se dérober à toute recherche ? On ne sait. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'un syndicat médical des Montagnes Rocheuses lui a tendu quelque embûche meurtrière. Ou bien, à l'inverse de notre Léo Taxil, s'est-il fait recevoir franc-maçon pour *débîner* ses miracles en quelque livre remarquablement amorcé par cette retissante réclame.

Ce seraient choses d'Amérique.

Pourtant, il me paraît plus naturel de croire que Schlatter a été simplement ravi au ciel comme le prophète Elie,

G. CLEMENCEAU.

Nous prions nos abonnés qui n'ont pas encore soldé leur compte d'abonnement de vouloir bien le faire au plus tôt. Nous comptons sur leur bonne volonté.

#### SANS RÉGIME SPÉCIAL

Avec le *Baume Rhumal* on guérit radicalement : Rhume, grippe, toux, bronchites sans s'abstenir à un régime spécial qui débilité l'estomac et affaiblit le malade. La guérison est certaine.

Seulement 25c la bouteille. En vente partout.

## Les Galères du Roi.

Depuis que M. Georges Thiébaud a révoqué l'Édit de Nantes, il n'est pas sans danger de se risquer dans le domaine de la *Vache à Colas*.

Je n'ai pu cependant me défendre de quelques lâches mouvements de pitié en retrouvant dans les *Archives d'anthropologie criminelle* un résumé de la célèbre plaquette publiée en Hollande en 1715, par Jean Martheile de Bergerac, innocent criminel de la religion réformée, qui, pour n'avoir pas eu sur le Pape les opinions de la vertueuse catin qu'Alexandre Dumas fils honora d'une si magistrale fessée, fut envoyé par la dite Maintenon aux galères du roi repent. Il n'y a pas plus de deux cents ans que l'évènement arriva. C'est environ la durée de quatre vies d'homme bout à bout. Cela est d'hier. Le grand-père de mon grand-père fut contemporain de Jean Martheile. La France n'était pas alors un pays de sauvages. Depuis une douzaine de siècles, l'Église infaillible l'éclairait de sa divine lumière. Et cependant, nous voyons qu'en ces temps heureux de civilisation catholique, il se passait des choses dont notre barbarie franc-maçonne se montrerait aujourd'hui vivement choquée.

Nous avons beau savoir que c'est pour le salut de leur âme qu'on interdit aux protestants l'exercice de leur culte, qu'on enlève les enfants de cinq ans à leur famille, qu'on baptise de force les nouveaux-nés et que les contrevenants à l'édit vont ramer sur les galères après avoir vu leurs biens confisqués, cette manière de défendre et le principe de la propriété et la liberté du père de famille, comme disent nos conservateurs chrétiens en leurs développements oratoires contre la tyrannie socialiste montante, remue en nous je ne sais quel venin d'humanité libérale dont nous sommes, depuis 1789, infectés.

Jean Martheile, pour ne parler que de lui, fut expédié aux galères pour le crime d'avoir voulu quitter le royaume. Cet acte abominable excitait fort la colère du très catholique monarque qui avait fort à cœur, comme disait la Scarron, la *conversion* des hérétiques. Le Huguenot récalcitrant rama treize ans dans l'immonde chiourme sans se convertir de bonne grâce. Enfin, il mit le comble à ses forfaits, en s'évadant malgré la défense formelle du règlement, acte que nous pardonnerons toutefois en faveur de la petite brochure qui nous fait pénétrer, après un long temps, dans l'intimité des galères du roi.

La prison préventive est un spacieux cachot

où, dans une obscurité absolue, innocents et criminels sont entassés pêle-mêle sur une paille infecte, attaqués par les rats, brimés par les brutes meurtrières que la force fait rois de cet enfer.

Martheile ayant osé se plaindre est bâtonné, roué de coups, précipité du haut d'un escalier de vingt-cinq marches dans un souterrain où il y a de l'eau jusqu'à mi-jambe. Il lui suffit de vingt-quatre heures passées en ce séjour pour comprendre qu'il devra désormais tout subir en silence.

Le cachot de la Tournelle à Paris, était un endroit for mal choisi pour dormir. Le galérien novice en fit la très fâcheuse expérience. Chaque homme, enchaîné à une poutre par un collier de fer, ne peut ni se coucher, la poutre étant trop haute, ni se tenir debout, la poutre étant trop basse. Au bout de quelques heures de ce supplice—qui dura plusieurs jours ce fut un concert de plaintes et de gémissements. Il fallut des distributions répétées de coups de bâton à tort et à travers pour ramener l'ordre et la paix dans ces convulsions de chair criante.

Enfin, la chaîne se met en route, quatre cents hommes enfilés par le cou, portant chacun un poids de cent cinquante livres. La première étape mène nos gens jusqu'à Charenton, par une belle gelée d'hiver. On les empile dans une écurie. "La chaîne était clouée au râtelier, de manière que nous ne puissions nous coucher ni même nous asseoir que difficilement sur le fumier et les immondices des chevaux. Car comme le capitaine conduit la chaîne à ses dépens jusqu'à Marseille, moyennant vingt écus par tête de ceux qu'il livre à Marseille, il épargne jusqu'à la paille et nous n'en avons pas eu pendant toute la route."

Le lendemain matin, "par un vent de bise," on fait mettre les galériens tout nus pour fouiller leurs vêtements. La plupart roidis par le froid, après deux heures d'attente, ne pouvaient se rhabiller.

"Ce fut alors que les coups de bâton et de nerfs de bœuf plurent. Et ce traitement terrible ne réussissant pas à ranimer ces pauvres corps, pour ainsi dire tout gelés, et couchés, les uns raides morts, les autres mourants, ces barbares archers les traînaient par la chaîne de leur col, comme des charognes, leur corps ruisselant du sang des coups qu'ils avaient reçus. Il en mourut, ce soir-là ou le lendemain, dix-huit." Le capitaine, qui recevait vingt écus par tête d'homme vivant à Marseille, avait intérêt à tuer les malades plutôt qu'à les voiturer à son compte.

Le voyage s'acheva, à raison de trois ou qua-

tre lieues par jour, dans le dégel et dans la boue, sous les morsures d'une vermine dévorante.

Je ne puis suivre le narrateur dans la description détaillée de la manœuvre de ces rames de cinquante pieds de long. Le passage suivant dit tout ce qu'il est besoin de savoir : "Il faut bien que les galériens rament tous ensemble. Car si l'une ou l'autre des rames monte ou descend trop tôt ou trop tard, eu manquant sa cadence, les rameurs de cette rame qui a manqué, en tombant assis sur le banc, se cassent la tête sur cette rame qui a pris trop tard son entrée, et par là encore ces mêmes rameurs qui ont manqué se heurtent la tête contre la rame qui vogue derrière eux. Ils n'en sont pas quittes pour s'être fait des contusions à la tête. Le comite les rosse encore à grands coups de corde, si bien qu'il est de l'intérêt de leur peau, d'observer juste à prendre bien leur temps et leur mesure... On n'entend que claquer les cordes sur le dos de ces misérables. On n'entend que les injures et les blasphèmes les plus affreux des comites, qui sont animés et écumant de rage lorsque leur galère ne tient pas son rang et ne marche pas si bien qu'une autre."

Un officier, reprochant un jour à un comite de ne pas frapper assez fort, celui-ci répondit qu'il faudrait, comme il avait vu faire aux galères de Malte, "abattre d'un coup de hache le bras d'un de ces chiens pour en frapper les autres."

Les coups de corde sur les épaules nues sont la pâture quotidienne du forçat. Comme châtiement exceptionnel, la bastonnade. Le patient, nu jusqu'à la ceinture, est attaché sur un canon, bâtonné par un Turc qui reçoit lui-même les coups du comite si, de pitié, il ménage les siens. Chaque coup fait une contusion élevée d'un pouce. Au bout de dix coups, l'homme est sans parole, sans mouvement. "Vingt ou trente coups n'est que pour les peccadilles ; j'en ai vu donner cinquante, quatre-vingts, cent. Mais ceux-là n'en reviennent guère."

Voilà par quelle sorte d'arguments le grand roi, dans l'espoir d'obtenir le pardon de ses fautes, essayait d'éclairer la conscience de ses sujets de l'Eglise réformée. De cela le Bossuet de M. Brunetière l'a pompeusement loué, le comparant à Constantin et à Théodose. Ces empereurs furent, à n'en pas douter, d'édifiants chrétiens, bien faits pour être cités en exemple. Constantin malgré son renom de cruauté, ne fit tuer principalement que son fils et sa femme, aussitôt après avoir convoqué le concile de Nicée. Théodose, qui fit massacrer pour une querelle de cochers sept mille personnes dans le cirque de Thessalonique, se vit refuser l'entrée de sa ca-

thédrale par Ambroise, évêque de Milan, et dit dévotement le nombre de *pater* qu'il fallut pour expier cette vivacité de caractère. Tous deux n'en apportèrent pas moins un décisif concours à l'établissement de la nouvelle foi.

Louis XIV fit, de son côté, ce qu'il put. Ses dragonades et ses galères, quand on les juge au point de vue de Jean Martheile, ne vont pas sans quelques pénibles moments. Mais on n'a pas plutôt chaussé les lunettes de l'Église, qu'on voit ces inconvénients secondaires se perdre dans l'immense bienfait de l'unité de la foi.

Le malheur est que cette unité de la foi, à laquelle on a sacrifié tant de millions de vies humaines, paraît, en dépit de ce sanglant secours, plus loin de se réaliser qu'à aucune époque de l'histoire. Constantin, Théodose et Louis le Quatorzième sont très grands, mais leur œuvre s'écroule et l'histoire nous les montre vaincus. La liberté prévaut... à ce point que l'Église n'a plus d'autre recours aujourd'hui que de se clamer d'elle contre ceux qui la lui imposent.

Que cela nous soit enseignement à tous. On ne contraint pas l'esprit. La guillotine ne pouvait pas plus faire l'unité de pensée que les dragons et les galères. Louis XIV et Robespierre ont échoué tous deux. C'est pour ou contre l'Église, la grande et décisive défaite de la politique de contrainte.

Donc, achevons de nous confier à la liberté. Contenons de nos vérités relatives, sorties de la libre critique, l'effort de l'absolu, bourreau de tant de vies humaines. Au lieu de chercher des formes modernes d'autorité imposée, délivrons progressivement l'esprit des antiques entraves, et l'homme, malgré ses dieux, fera sa destinée.

G. OLEMENCEAU

## Passants Actuels

### LE CARDINAL-PRINCE SANFELICE

Sur cette belle tête de prêtre, né grand seigneur, la tiare se rapetisserait en mitre italienne. Car l'archevêque de Naples est le candidat élu par le cœur du roi Humbert. L'empereur allemand vient à force de coquetteries de poser l'étoile de la Triple-Alliance sur l'ivoire de ce front superbe, au-dessus de deux yeux dont les feux feraient pâlir des astres plus brillants.

Le cardinal Sanfelice, avant d'être archevêque, porta l'austère costume des moines noirs de St-Benoît et chaque année, il aime à se réfugier une semaine dans la claire cellule de Cavà où il vécut laborieux.

Archevêque sans transition, par la volonté de Léon XIII, il a sauvé la rigoureuse austérité de sa vie, la simplicité de ses goûts ; mais il n'a pas préservé contre la politique la pureté de rubis de sa croix cardinalice, ni sauvegardé la majesté de sa crosse deux fois courbée. C'est un cardinal de toge plus que de robe, un de ses anciens Italiens qui traînaient la place publique à la queue de leur manteau jusque dans leur demeure.

Le fils de famille des ducs d'Aquavella n'est plus, à soixante-deux ans, un moine de Dieu, un prince de l'Église ; c'est une cataracte dont le reflet est d'or, dont l'écume est d'argent, dont les bords sont l'imprévu : pendant le choléra de 1884 il est un héros de dévouement à côté du roi Humbert, qu'il promène dans son carrosse : à la mort de François II, il envoie au comte de Caserte un télégramme où il appelle le défunt "son roi légitime." — Il adresse à M. Crispi un discours qui est un acte d'abdication entre les mains de la maison de Savoie ; puis il s'engage avec impétuosité dans une lutte municipale contre ses amis de la veille. — Au dernier moment il se rappelle qu'il est prêtre, moine, archevêque et... il abandonne tout le monde. En lui, autour de lui, ce n'est que contradictions et contrastes. Seul des prélats italiens, il ouvre sa cathédrale au primat d'Afrique. Une quête suit. Les Napolitains donnent peu ; Lavigerie, qui quêtait lui-même, vient se jeter aux pieds de l'archevêque, le prend dans ses bras et, avant que le cardinal de Sanfelice ait eu le temps de protester, lui enlève au cou un colier de pierres précieuses, chaîne de la croix pectorale.

—Voilà, crie Lavigerie, ce que votre pasteur, qui n'a plus rien d'autre, vient de me donner. A vous, Mesdames, de racheter ces ornements.

Et les dames de vider leur bourse. L'histoire n'affirme pas que le cardinal de Naples soit rentré dans son bien. Le souvenir de cette aventure aurait-elle jeté dans la mare de la Triple-Alliance le cygne au cou élégant, aux mouvements imprévus ? Il se trouve dépaysé dans le nid d'aigles des anciens archevêques, au-dessus duquel il a déroulé la banderole de sa devise : *Malo mori quam fedari.*

JEAN DE BONNEFON.

### SAGE PRÉCAUTION

Prenez une cueillerée à thé de *Baume Rhinmal* avant de sortir au froid, afin de vous mettre à l'abri du rhume qui menace les personnes faibles de poitrine. La dose ne coûte guère qu'un centin. C'est un spécifique magique, 25c. en vente partout.

FEUILLETON

## R O M E

PAR

EMILE ZOLA

II

Orlando n'écoutait pas, absorbé, les yeux toujours fixés sur Rome. Il ne voulait plus qu'on en parlât, et malgré lui, tout à son inquiétude secrète, il continua d'une voix basse, comme dans une involontaire confession.

— Sans doute, nous sommes allés beaucoup trop vite. Il y a eu des dépenses d'une utilité indispensable, les routes, des ports, les chemins de fer. Et il a bien fallu armer le pays aussi, je n'ai pas désapprouvé d'abord les grosses charges militaires... Mais, ensuite, cet écrasant budget de la guerre, d'une guerre qui n'est pas venue, dont l'attente nous a ruinés ! Ah ! j'ai toujours été l'ami de la France, je ne lui reproche que de n'avoir pas compris la situation qui nous était faite, l'excuse vitale que nous avions en nous alliant avec l'Allemagne... Et le milliard englouti à Rome ! C'est ici que la folie a soufflé, nous avons péché par enthousiasme et par orgueil. Dans mes songeries de vieux bonhomme solitaire, un des premiers, j'ai senti le gouffre, l'effroyable crise financière, le déficit où allait sombrer la nation. Je l'ai crié à mon fils, à tous ceux qui s'approchaient ; mais à quoi bon ? ils ne m'écoutaient pas, ils étaient fous, achetant, revendant, bâtissant, dans l'agio et dans la chimère. Vous verrez, vous verrez... Le pis est que nous n'avons pas, comme chez vous, dans la population dense des campagnes, une réserve d'argent et d'hommes, une épargne toujours prête à combler les trous creusés par les catastrophes. Chez nous l'ascension du peuple, nulle encore ne régénère pas le sang social, par un apport continu d'hommes nouveaux ; et il est pauvre, il n'a pas de laine à vider. La misère est effroyable, il faut bien le dire. Ceux qui ont de l'argent préfèrent le manger petitement dans les villes, que de le risquer dans des entreprises agricoles ou industrielles. Les usines sont lentes à se bâtir, la terre est presque partout à la culture barbare d'il y a deux mille ans... Et voilà Rome, Rome qui n'a pas fait l'Italie, que l'Italie a faite sa capitale par son ardent et unique désir, Rome qui n'est toujours que le splendide décor de la gloire des siècles, Rome qui nous a donné encore que l'éclat de ce décor, avec sa population papale abâtardie, toute de fierté et de fainéantise ! Je l'ai trop aimée, je l'aime trop, pour regretter d'y être. Mais, grand Dieu ! quelle démençe elle a mise en nous, que de millions elle nous a coûtés, de quels poids triomphal elle nous écrase !... Voyez, voyez !

Et c'étaient les toitures blafardes du Ministère des Finances, l'immenses steppe désolée, qu'il montrait

comme s'il y eût vu la moisson de gloire coupée en herbe, l'affreuse nudité de la banqueroute menaçante. Ses yeux se voilaient de larmes contenues, il était superbe d'espoir ébranlé, d'inquiétude douloureuse, avec sa tête énorme de vieux lion blanchi, désormais impuissant, cloué dans cette chambre si nue et si claire, d'une pauvreté si hautaine, qui semblait être une protestation contre la richesse monumentale de tout le quartier. C'était donc là ce qu'on avait fait de la conquête ! et il était foudroyé maintenant, incapable de donnée de nouveau son sang et son âme !

— Oui, oui ! lança-t-il dans un dernier cri, on donnait tout, son cœur et sa tête, son existence entière, tant qu'il s'est agi de faire la patrie une et indépendante. Mais, aujourd'hui que la patrie est faite, allez donc vous enthousiasmer pour réorganiser ses finances ! Ce n'est pas un idéal, cela ! Et c'est pourquoi, pendant que les vieux meurent, pas un homme nouveau ne se lève parmi les jeunes.

Erusquement, il s'arrêta, un peu gêné, souriant de sa fièvre.

— Excusez-moi, me voilà reparti, je suis incorrigible... C'est entendu, laissons ce sujet, et vous reviendrez, nous causerons, quand vous aurez tout vu.

Dès lors, il se montra charmant, et Pierre comprit son regret d'avoir trop parlé à la bonhomieséductrice, à l'affection envahissante dont il l'enveloppa. Il le suppliait de rester longtemps à Rome, de ne pas la juger trop vite, d'être convaincue que l'Italie, au fond, aimait toujours la France ; et il voulait qu'on aimât l'Italie, il éprouvait une anxiété véritable, à l'idée qu'on ne l'aimait peut-être plus. Ainsi que la veille, au palais Boccanera, le prêtre eut conscience là d'une sorte de pression exercée sur lui pour le forcer à l'admiration et à la tendresse. L'Italie, comme une femme qui ne se sentait pas en beauté, doutant d'elle et susceptible, s'inquiétait de l'opinion des visiteurs, s'efforçait de garder malgré tout leur amour.

Mais, lorsque Orlando sut que Pierre était descendu au palais Boccanera, il se passionna de nouveau, et il eut un geste de contrariété vive, en attendant frapper à la porte, juste à ce moment même. Tout en criant d'entrer, il le retint.

— Non, ne partez pas, je veux savoir...

Une dame entra, qui avait dépassé la quarantaine, petite et ronde, jolie encore, avec ses traits menus, ses gentils sourires, noyés dans la graisse. Elle était blonde, avait les yeux verts, d'une limpidité d'eau de source. Assez bien habillée, en toilette réséda, élégante et sobre, elle paraissait d'air agréable, modeste et avisé.

— Ah ! c'est toi, Stefana, dit le vieillard, qui se laissa embrasser.

— Oui, mon oncle, je passais, et j'ai voulu monter, pour prendre de vos nouvelles.

C'était madame Sacco, une nièce des Prada, née à Naples d'une mère venue de Milan et mariée au banquier napolitain Paganie, tombé plus tard en déconfiture. Après la ruine, Stefana avait épousé Sacco, lorsqu'il n'était encore que petit employé des postes. Sacco, dès lors, voulant relever la maison de son beau-père, s'était lancé dans des affaires terribles, compliquées et louches, au bout desquelles il avait eu la



chance imprévue de se faire nommer député. Depuis qu'il était venu à Rome, pour la conquérir à son tour, sa femme avait dû l'aider dans son ambition dévorante, s'habiller, ouvrir un salon ; et, si elle s'y montrait encore un peu gauche, elle lui rendait pourtant des services qui n'étaient pas à dédaigner, très économe, très prudente, menant la maison en bonne ménagère, toutes les excellentes et solides qualités de l'Italie du Nord, héritées de sa mère, et qui faisaient merveille à côté de la turbulence et des abandons de son mari, chez lequel d'Italie du Midi flambait avec sa rage d'appétits continuelle.

Le vieil Orlando, dans son mépris pour Sacco, avait gardé quelque affection à sa nièce, chez qui il retrouvait son sang. Il la remercia ; et, tout de suite, il parla de la nouvelle donnée par les journaux du matin, soupçonnant bien que le député avait envoyé sa femme pour avoir son opinion.

—Eh bien ! et ce ministère ?

Elle s'était assise, elle ne se pressa pas, regarda les journaux qui traînaient sur la table.

—Oh ! rien ne se fait encore, la presse a parlé trop vite. Sacco a été appelé par le président du conseil et ils ont causé. Seulement il hésite beaucoup, il craint de n'avoir aucune aptitude pour l'Agriculture. Ah ! si c'étaient les Finances !... Et puis, il n'aurait pris aucune résolution sans vous consulter. Qu'en pensez-vous, mon oncle ?

D'un geste violent il l'interrompt.

—Non, non, je ne me mêle pas de ça !

C'était pour lui, une abomination, le commencement de la fin, que le succès rapide de Sacco, cet aventurier, ce brasseur d'affaires qui avait toujours pêché en eau trouble. Son fils Luigi, certes, le désolait. Mais quand on pensait que Luigi, avec son intelligence vaste, ses qualités si belles encore, n'était rien, tandis que ce Sacco, ce brouillon, ce jouisseur sans cesse affamé, après s'être glissé à la Chambre, se trouvait en passe de décrocher un portefeuille ! Un petit homme brun et sec, avec de gros yeux ronds, les pommettes, saillantes, le menton proéminent, toujours dansant et criant, d'une éloquence éclatante, dont toute la force était dans la voix, une voix admirable de puissance et de douceur ! Et insinuant, et profitant de tout, séducteur et dominateur !

—Tu entends, Stefana, dis à ton mari que le seul conseil que j'aie à lui donner est de rentrer petit employé aux Postes, où il rendra peut-être des services.

Ce qui outrait et désespérait le vieux soldat, c'était un tel homme, un Sacco, tombé en bandit à Rome, dans cette Rome dont la conquête avait coûté tant de nobles effots. Et, à son tour, Sacco la conquerrait, l'enlevait à ceux qui l'avaient si durement gagnée, la possédait, mais pour s'y délecter, pour y assouvir son amour effréné du pouvoir. Sous des dehors très câlins, il était résolu à dévorer tout. Après la victoire, lorsque le butin se trouvait là, chaud encore, les lous étaient venus. Le Nord avait fait l'Italie, le Midi montait à la curée, se jetait sur elle, vivait d'elle comme d'une proie. Et il y avait surtout cela, au fond de la colère du héros foudroyé : l'antagonisme de plus en plus marqué entre le Nord et le Midi, le Nord travailleur et économe, politique avisé, savant, tout aux grandes idées modernes, le Midi ignorant et pares-

seux, tout à la joie immédiate de vivre, dans un désordre enfantin des actes, dans un éclat vide des belles paroles sonores.

Stefana souriait placidement, en regardant Pierre, qui s'était retiré près de la fenêtre.

—Oh ! mon oncle, vous dites cela, mais vous nous aimez bien tout de même, et vous m'avez donné, à moi, plus d'un bon conseil, ce dont je vous remercie... C'est comme pour l'histoire d'Attilio...

Elle parlait de son fils, le lieutenant, et de son aventure amoureuse avec Celia, la petite princesse Buongiovanni, dont tous les salons noirs et blancs s'entretenaient.

—Attilio, c'est autre chose, s'écria Orlando. Ainsi que toi, il est de mon sang, et c'est merveilleux comme je me retrouve dans ce gaillard-là. Oui, il est tout moi, quand j'avais son âge, et beau, et brave, et enthousiaste !... Tu vois que je me fais des compliments. Mais, en vérité, Attilio me tient chaud au cœur, car il est l'avenir, il me rend l'espérance... Eh bien ! son histoire ?

—Ah ! mon oncle, son histoire nous donne des ennuis. Je vous en ai déjà parlé, et vous avez haussé les épaules, en disant que, dans ces questions-là, les parents n'avaient qu'à laisser les amoureux régler leurs affaires eux-mêmes... Nous ne voulons pourtant pas qu'on dise partout que nous poussons notre fils à enlever la petite princesse, pour qu'il épouse ensuite son argent et son titre.

Orlando s'éaya franchement.

—Voilà un fier scrupule ! C'est ton mari qui t'a dit de me l'exprimer ? Oui, je sais qu'il affecte de montrer de la délicatesse en cette occasion... Moi, je te le répète, je me crois aussi honnête que lui, et j'aurais un fils tel que le tien, si droit, si bon, si naïvement amoureux, que je le laisserais épouser qui il voudrait et comme il voudrait... Les Buongiovanni, mon Dieu ! les Buongiovanni, avec toute leur noblesse et l'argent qu'ils ont encore, seront très honorés d'avoir pour gendre un beau garçon, au grand cœur !

De nouveau, Stefana eut son air de satisfaction placide. Elle ne venait sûrement que pour être approuvée.

—C'est bien, mon oncle, je redirai cela à mon mari ; et il en tiendra grand compte ; car, si vous êtes sévère pour lui, il a pour vous une véritable vénération... Quant à ce ministère, rien ne se fera peut-être. Sacco se décidera selon les circonstances.

Elle s'était levée, elle prit congé en embrassant le vieillard, comme à son arrivée, très tendrement. Et elle le complimenta sur sa belle mine, le trouva très beau, le fit sourire en lui nommant une dame qui était encore folle... Puis, après avoir répondu d'une légère révérence au salut muet du jeune prêtre, elle s'en alla, de son air modeste et sage.

Un instant, Orlando resta silencieux, les yeux vers la porte, repris d'une tristesse, songeant sans doute à ce présent louche et pénible, si différent du glorieux passé. Et, brusquement, il revint à Pierre, qui attendait toujours.

—Alors, mon ami, vous êtes donc descendu au palais Boccanera. Ah ! quel désastre encore de ce côté !

Mais, lorsque le prêtre lui eut répété sa conversatio-

avec Benedetta, la phrase où elle avait dit qu'elle l'aimait toujours et que jamais elle n'oublierait sa bonté, quoi qu'il arrivât, il s'attendrit, sa voix eut un tremblement.

—Oui, c'est une bonne âme, elle n'est pas méchante. Seulement, que voulez-vous ? elle n'aime pas Luigi, et lui-même a été un peu violent peut-être... Ces choses ne sont plus un mystère, je vous en parle librement, puisque, à mon grand chagrin, tout le monde les connaît.

Orlando, s'abandonnant à ses souvenirs, dit sa joie vive, la veille du mariage, à la pensée de l'admirable créature qui serait sa fille, qui remettrait de la jeunesse et du charme autour de son fauteuil d'infirme. Il avait toujours eu le culte de la beauté, un culte passionné d'amant, dont l'unique amour serait resté celui de la femme, si la patrie n'avait pas pris le meilleur de lui-même. Et Benedetta, en effet, l'adora, la vénéra, montant sans cesse passer des heures avec lui, habitant sa petite chambre pauvre, qui resplendissait alors de l'éclat de divine grâce qu'elle y apportait. Il revivait dans son haleine fraîche, dans l'odeur pure et la caressante tendresse de femme dont elle l'entourait, sans cesse aux petits soins. Mais, tout de suite, quel affreux drame, et que son cœur avait saigné, de ne savoir comment réconcilier les époux ! Il ne pouvait donner tort à son fils de vouloir être le mari accepté, aimé. D'abord, après la première nuit désastreuse, ce heurt de deux êtres, entêtés, chacun dans son absolu, il avait espéré ramener Benedetta, la jeter aux bras de Luigi. Puis, lorsque, en larmes, elle lui eut fait ses confidences, avouant son amour ancien pour Dario, disant toute sa révolte imprévue devant l'acte, le don de sa virginité à un autre homme, il comprit que jamais elle ne céderait. Et toute une année s'était écoulée, il avait vécu une année, cloué sur son fauteuil, avec ce drame poignant qui se passait sous lui, dans ces appartements luxueux dont les bruits n'arrivaient même pas à ses oreilles. Que de fois, il avait essayé d'entendre, craignant des querelles, désolé de ne pouvoir se rendre utile encore en faisant du bonheur ! Il ne savait rien par son fils, qui se taisait ; il n'avait parfois des détails que par Benedetta, lorsqu'un attendrissement la laissait sans défiance ; et ce mariage, où il avait vu un instant l'alliance tant désirée de l'ancienne Rome avec la nouvelle, ce mariage non consommé le désespérait, comme l'échec de tous ses espoirs, l'avortement final du rêve qui avait empli sa vie. Lui-même finit par souhaiter le divorce tellement la souffrance d'une pareille situation devenait insupportable.

—Ah ! mon ami, je n'ai jamais si bien compris la fatalité de certains antagonismes, et comment, avec le cœur le plus tendre, la raison la plus droite, on peut faire son malheur et celui des autres !

Mais la porte s'ouvrit de nouveau, et cette fois, sans avoir frappé, le comte Prada entra. Tout de suite, après un salut rapide au visiteur qui s'était levé, il prit doucement les mains de son père, les tâta, en craignant de les trouver trop chaudes ou trop froides.

—J'arrive à l'instant de Frascati, où j'ai dû coucher, tellement ces constructions interrompues me traçaient. Et l'on me dit que vous avez passé une nuit mauvaise.

—Eh ! non, je t'assure.

—Oh ! vous ne me le diriez pas. Pourquoi vous obstinez-vous à vivre ici, sans aucune douceur ? Cela n'est plus de votre âge. Vous me feriez tant plaisir en acceptant une chambre plus confortable, où vous dormiriez mieux !

—Eh ! non, eh ! non... Je sais que tu m'aimes bien, mon bon Luigi. Mais, je t'en prie, laisse-moi faire au gré de ma vieille tête. C'est la seule façon de me rendre heureux.

Pierre fut très frappé de l'ardente affection qui enflammait les regards des deux hommes, pendant qu'ils se contemplaient, les yeux dans les yeux. Cela lui parut infiniment touchant, d'une grande beauté de tendresse, au milieu de tant d'idées et d'actes contraires, de tant de ruptures morales, qui les séparaient.

Et il s'intéressa à les comparer. Le comte Prada, plus court, plus trapu, avait bien la même tête énergique et forte, plantée de rudes cheveux noirs, les mêmes yeux francs, un peu durs, dans une face d'un teint clair, barrée d'épaisses moustaches. Mais la bouche différait, une bouche à la dentition de loup sensuelle et vorace, une bouche de proie, faite pour les soirs de bataille, quand il ne s'agit plus que de mordre à la conquête des autres. C'était ce qui faisait dire, lorsqu'on vantait ses yeux de franchise : "Oui, mais je n'aime pas sa bouche." Les pieds étaient forts, les mains grasses et trop larges, fort belles.

Et Pierre s'émerveillait de le trouver tel qu'il l'avait attendu. Il connaissait assez intimement son histoire pour reconstituer en lui le fils du héros que la conquête a gâté, qui mange à dents pleines la moisson coupée par l'épée glorieuse du père. Il étudiait surtout comment les vertus du père avaient dévié, s'étaient, chez l'enfant, transformées en vices, les qualités les plus nobles se pervertissant, l'énergie héroïque et désintéressée devenant le féroce appétit des jouissances, l'homme des batailles aboutissant à l'homme du butin, depuis que les grands sentiments d'enthousiasme ne soufflaient plus, qu'on ne se battait plus, qu'on était là au repos, parmi les dépouilles entassées, pillant et dévorant. Et le héros, le père paralytique, immobilisé, qui assistait à cela, à cette dégénérescence du fils, du brasseur d'affaires gorgé de millions !

Mais Orlando présenta Pierre.

—Monsieur l'abbé Pierre Froment, dont je t'ai parlé, l'auteur du livre que je t'ai fait lire.

Prada se montra fort aimable, parla tout de suite de Rome, avec une passion intelligente, en homme qui voulait en faire une grande capitale moderne. Il avait vu Paris transformé par le second empire, il avait vu Berlin agrandi et embelli, après les victoires de l'Allemagne ; et, selon lui, si Rome ne suivait pas le mouvement, si elle ne devenait pas la ville habitable d'un grand peuple, elle était menacée d'une mort prompte. Ou un musée croulant, ou une cité refaite ressuscitée.

Pierre, intéressé, presque gagné déjà, écoutait cet habile homme dont l'esprit ferme et clair le charmait. Il savait avec quelle adresse il avait manœuvré dans l'affaire de la villa Montefiori, s'y enrichissant lorsque tant d'autres s'y ruinaient, ayant prévu sans doute la catastrophe fatale, au moment où la rage de l'agio affolait encore la nation entière. Pourtant, il

surprenait déjà des signes de fatigue, des rides précoces, les lèvres affaissées, sur cette face de volonté et d'énergie, comme si l'homme se lassait de la continuelle lutte, parmi les écroulements voisins, qui minaient le sol, menaçant d'emporter par le contre-coup les fortunes les mieux assises. On racontait que Prada, dans les derniers temps, avait eu des inquiétudes sérieuses ; et plus rien n'était solide, tout pouvait être engloui, au milieu de la crise financière qui s'aggravait de jour en jour. Chez ce rude fils de l'Italie du Nord, c'était une sorte de déchéance, un lent pourrissement, sous l'influence amolissante, pervertissante de Rome. Tout ses appétits s'y étaient rués à leur satisfaction, il s'éduisait à les y contenter, appétits d'argent, appétits pe femmes. Et de là venait la grande tristesse muette d'Orlando, quand il voyait cette déchéance rapide de sa race de conquérant, tandis que Sacco, l'Italien du Midi, servi par le climat, fait à cet air de volupté, à ces villes d'antique poussière, brûlées de soleil, s'y épanouissait comme la végétation naturelle de ce sol saturé des crimes de l'histoire, s'y emparait peu à peu de tout, de la richesse et de la puissance.

Le nom de Sacco fut prononcé, le père dit au fils un mot de la visite de Stefana. Sans rien ajouter, tous deux se regardèrent avec un sourire. Le bruit courait que le ministre de l'agriculture, décédé, ne serait peut-être pas remplacé tout de suite, qu'un autre ministre ferait l'interim, et qu'on attendrait l'ouverture de la Chambre.

Puis, il fut question du palais Boccanera ; et Pierre, alors redoubla d'attention.

— Ah ! s'écria le comte, vous êtes descendu rue Giulia. Toute la vieille Rome dort là, dans le silence de l'oubli.

Très à l'aise, il s'entretint du cardinal et même de Benedetta, la comtesse, comme il disait en parlant de sa femme. Il s'étudiait à ne montrer aucune colère. Mais le jeune prêtre le sentit frémissant, saignant toujours, grondant de ranenne. Chez lui, la passion de la femme, le désir éclatait avec la violence d'un besoin qu'il devait satisfaire sur l'heure ; et il y avait sans doute encore là une des vertus gâtées du père, le rêve enthousiaste courant au but, aboutissant à l'action immédiate. Aussi, après sa liaison avec la princesse Flavia, quand il avait voulu Benedetta, la nièce divine d'une tante restée si belle, s'était-il résigné à tout, au mariage, à la lutte contre cette jeune fille qui ne l'aimait pas, au danger certain de gâter sa vie entière. Plutôt que de ne pas l'avoir, il aurait incendié Rome. Et ce dont il souffrait sans espoir de guérison, la plaie sans cesse avivée qu'il portait au flanc, c'était de ne pas l'avoir eue, de se dire qu'elle était sienne et qu'elle s'était refusée. Jamais il ne devait pardonner l'injure, la blessure en demeurait au fond de sa chair inassouvie, où le moindre souffle en réveillait la cuisson. Et, sous son apparence d'homme correct, le sensuel déliait alors, jaloux et vindicatif, capable d'un crime.

— Monsieur l'abbé est au courant, murmura le vieil Orlando de sa voix triste.

Prada eut un geste, comme pour dire que tout le monde était au courant.

— Ah ! mon père, si je ne vous avais pas obéi, jamais je ne me serais prêté à ce procès en annulation de

mariage ! La comtesse aurait bien été forcée de réintégrer le domicile conjugal, et elle ne serait pas aujourd'hui à se moquer de nous, avec son amant, ce Dario, le cousin.

D'un geste, à son tour, Orlando voulut protester.

— Mais, certainement, mon père. Pourquoi croyez-vous donc qu'elle s'est enfuie d'ici, si ce n'est pour aller vivre aux bras de son amant, chez elle ? Et je trouve même que le palais de la rue Giulia, avec son cardinal, abrite là des choses assez malpropres.

C'était le bruit qu'il répandait, l'accusation qu'il portait partout contre sa femme, cette liaison adultère, selon lui publique, éhontée. Au fond, cependant, il n'y croyait pas lui-même, connaissant trop bien la raison ferme de Benedetta, l'idée superstitieuse et comme mystique qu'elle mettait dans sa virginité, la volonté qu'elle avait d'être seulement à l'homme qu'elle aimerait et qui serait son mari devant Dieu. Mais il trouvait une accusation pareille de bonne guerre, très efficace.

— A propos, s'écria-t-il brusquement, vous savez, mon père, que j'ai reçu communication du mémoire de Morano ; et c'est chose entendue : si le mariage n'a pu être consommé, c'est par suite de l'impuissance du mari.

Il partit d'un éclat de rire, désirant montrer que cela lui semblait être le comble du comique. Seulement, il avait pâli de sourde exaspération, sa bouche riait durement, avec une cruauté meurtrière ; et il était évident que, seule, cette accusation fautive d'impuissance, si insultante pour un homme de sa virilité, l'avait décidé à se défendre, dans ce procès, dont il voulait d'abord ne tenir aucun compte. Il plaiderait donc, convaincu d'ailleurs que sa femme n'obtiendrait pas l'annulation du mariage. Et, toujours riant, il donnait des détails un peu libres sur l'acte, expliquant que ce n'était pas si commode avec une femme qui se refuse, qui griffe et qui mord, et que, du reste, il n'était pas si certain que ça de ne pas l'avoir accompli. En tout cas, il demanderait l'épreuve, le jugement de Dieu, comme il disait en s'égayant plus fort de sa plaisanterie, et devant les cardinaux assemblés, s'ils poussaient la conscience jusqu'à vouloir constater la chose par eux-mêmes.

— Luigi ! dit Orlando doucement, en désignant le jeune prêtre d'un regard.

— Oui, je me tais, vous avez raison, mon père. Mais en vérité, c'est tellement abominable et ridicule... Vous savez le mot de Lisbeth.

De nouveau, Orlando parut mécontent, car il aimait point, quand il y avait là un visiteur, que son fils affichât si tranquillement devant lui sa liaison. Lisbeth Kauffmann, à peine âgée de trente ans, très blonde, très rose, et d'une gaieté toujours riieuse, appartenait à la colonie étrangère, veuve d'un mari mort depuis deux ans à Rome, où il était venu soigner une maladie de poitrine. Demeurée libre, suffisamment riche pour n'avoir besoin de personne, elle y était restée par goût passionnée d'art, faisant elle-même un peu de peinture ; et elle avait acheté, rue du Prince-Amédée, dans un quartier neuf, un petit palais, où la grande salle du second étage, transformée en atelier, embaumée de fleurs en toute saison, tendue de vieilles étoffes, était bien connue de la société aimable es

intelligente. On l'y trouvait dans sa continuelle allégresse, vêtue de longues blouses, un peu gamine, ayant des mots terribles, mais de fort bonne compagnie et ne s'étant encore compromise qu'avec Prada. Il lui avait plu sans doute, elle s'était simplement donnée à lui, lorsque sa femme, depuis quatre mois déjà, l'avait quitté; et elle était enceinte, une grossesse de sept mois, qu'elle ne cachait point, l'air si tranquille et si heureux, que son vaste cercle de connaissances continuait à la venir voir, comme si de rien n'était, dans cette vie facile, libérée, des grandes villes cosmopolites. Cette grossesse, naturellement, au milieu des circonstances où se trouvait le comte, le ravissait, devenait à ses yeux le meilleur des arguments contre l'accusation dont souffrait son orgueil d'homme. Mais, au fond de lui, sans qu'il l'avouât, la blessure inguérissable n'en saignait pas moins; car ni cette paternité prochaine, ni la possession amusante et flatteuse de Lisbeth, ne compensaient l'amertume du refus de Benedetta: c'était celle-ci qu'il brûlait d'avoir, qu'il aurait voulu punir tragiquement de ce qu'il ne l'avait pas eue.

Pierre, n'étant pas au courant, ne pouvait comprendre. Comme il sentait une gêne, désireux de se donner une contenance, il avait pris sur la table, parmi les journaux, un gros volume, étonné de rencontrer là un ouvrage français classique, un de ces manuels pour le baccalauréat, où se trouve un abrégé des connaissances exigés dans les programmes. Ce n'était qu'un livre humble et pratique d'instruction première, mais il traitait forcément de toutes les sciences mathématiques, de toutes les sciences physiques, chimiques et naturelles, de sorte qu'il résumait en gros les conquêtes du siècle, l'état actuel de l'intelligence humaine.

— Ah! s'écria Orlando, heureux de la version, vous regardez le livre de mon vieil ami Théophile Morin. Vous savez qu'il était un des Mille de Marsala et qu'il a conquis la Sicile et Naples avec nous. Un héros!... Et depuis plus de trente ans, il est retourné en France, à sa chaire de simple professeur, qui ne l'a guère enrichi. Aussi a-t-il publié ce livre, dont la vente, paraît-il, marche si bien, qu'il a eu l'idée d'en tirer un nouveau petit bénéfice avec des traductions, entre autres avec une traduction italienne... Nous sommes restés des frères, il a songé à utiliser mon influence, qu'il croit décisive. Mais il se trompe, hélas! je crains bien de ne pas réussir à faire adopter l'ouvrage.

Prada redevenu très correct et charmant, eut un léger haussement d'épaules, plein du scepticisme de sa génération, uniquement désireuse de maintenir les choses existantes, pour en tirer le plus de profit possible.

— A quoi bon? murmura-t-il. Trop de livres! trop de livres!

— Non, non! reprit passionnément le vieillard, il n'y a jamais trop de livres! Il en faut, et encore, et toujours! C'est par le livre, et non par l'épée, que l'humanité vaincra le mensonge et l'injustice, conquerra la paix finale de la fraternité entre les peuples... Oui tu souris, je sais que tu appelles ça mes idées de 48, de vieille barbe, comme vous dites en France, n'est-ce pas? monsieur Froment. Mais il n'en est pas moins

vrai que l'Italie est morte, si l'on ne reprend pas le problème par en bas, je veux dire si l'on ne fait pas le peuple; et il n'y a qu'une façon de faire un peuple, de créer des hommes, c'est de les instruire, c'est de développer par l'instruction cette force immense et perdue, qui croupit aujourd'hui dans l'ignorance et dans la paresse... Oui, oui! l'Italie est faite, faisons les Italiens. Des livres, des livres encore! et allons toujours plus en avant, dans plus de science, dans plus de clarté, si nous voulons vivre, être sains, bons et forts!

Le vieil Orlando était superbe, à moitié soulevé, avec son puissant mufle léonin, tout flambant de la blancheur éclatante de la barbe et de la chevelure. Et dans cette chambre candide, si touchante en sa pauvreté voulue, il avait poussé son cri d'espoir avec une telle fièvre de foi, que le jeune prêtre vit s'évoquer devant lui une autre figure, celle du cardinal Boccanera, tout noir et debout, les cheveux seuls de neige, admirable lui aussi de beauté héroïque, au milieu de son palais en ruine, dont les plafonds dorés menaçaient de crouler sur ses épaules. Ah! les entêtés magnifiques, les croyants, les vieux qui restent plus virils, plus passionnés que les jeunes! Ceux-ci étaient aux deux bouts opposés des croyances, n'ayant ni une idée, ni une tendresse commune; et, dans cette antique Rome où tout volait en poudre, eux seuls semblaient protester, indestructibles, face à face par-dessus la ville, comme deux frères séparés, immobiles à l'horizon. De les avoir ainsi vus l'un après l'autre, si grands, si seuls, si désintéressés de la bassesse quotidienne, cela emplissait une journée d'un rêve d'éternité.

Tout de suite Prada avait pris les mains du vieillard, pour le calmer dans une entreinte tendrement filiale.

— Oui, oui! père, c'est vous qui avez raison, et je suis un imbécile de vous contredire. Je vous en prie, ne vous remuez pas de la sorte, car vous vous découvriez, vos jambes vont se refroidir encore.

Et il se mit à genoux, il arrangea la couverture avec un soin infini; puis restant par terre, comme un petit garçon, malgré ses quarante-deux ans sonnés, il leva ses yeux humides, suppliant d'adoration muette; tandis que le vieux, calme, très ému, lui caressait les cheveux de ses doigts tremblants.

Pierre était là depuis près de deux heures, lorsque enfin il prit congé, très frappé et très touché de tout ce qu'il avait vu et entendu. Et, de nouveau, il dut promettre de revenir, pour causer longuement. Dehors, il s'en alla au hasard. Quatre heures sonnaient à peine; son idée était de traverser Rome ainsi, sans itinéraire arrêté d'avance, à cette heure délicieuse où le soleil s'abaissait, dans l'air rafraîchi, immensément bleu. Mais, presque tout de suite, il se trouva dans la rue Nationale, qu'il avait descendue en voiture, la veille, à son arrivée; et il reconnut la Banque blafarde et démesurée, les jardins verts montant au Quirinal, le pin en plein ciel de la villa Aldobrandini. Puis, au détour, comme il s'arrêtait pour revoir la colonne Trajane, qui maintenant se détachait en un fût sombre au fond de la place basse déjà envahie par le crépuscule, il fut surpris de l'arrêt brusque d'une victoria, d'où un jeune homme, courtoisement, l'appela d'un petit signe de la main.

—Monsieur l'abbé Froment! monsieur l'abbé Froment!

C'était le jeune prince Dario Boccanera, qui allait faire sa promenade quotidienne au Corso. Il ne vivait plus que des libéralités de son oncle le cardinal, presque toujours à court d'argent. Mais comme tous les Romains, il n'aurait mangé que du pain sec, s'il l'avait fallu, pour garder sa voiture, son cheval et son cocher. A Rome, la voiture est le luxe indispensable.

—Monsieur l'abbé Froment, si vous voulez bien monter, je serai heureux de vous montrer un peu notre ville.

Sans doute il voulait faire plaisir à Benedetta, en étant aimable pour son protégé. Puis, dans son oisiveté, il lui plaisait d'initier ce jeune prêtre, qu'on disait si intelligent, à ce qu'il croyait être la fleur de Rome, la vie inimitable.

Pierre dut accepter, bien qu'il eût préféré sa promenade solitaire. Le jeune homme pourtant l'intéressait ce dernier né d'une race épuisée, qu'il sentait incapable de pensée et d'action, fort séduisant d'ailleurs, dans son orgueil et son indolence. Beaucoup plus romain que patriote, il n'avait jamais eu la moindre velléité de se rallier, satisfait de vivre à l'écart, à ne rien faire; et, si passionné qu'il fût, il ne commettait point de folies, très pratique au fond, très raisonnable comme tous ceux de sa ville, sous leur apparente fougue. Dès que la voiture, après avoir traversé la place de Venise, s'engagea dans le Corso, il laissa éclater sa vanité enfantine, son amour de la vie au dehors, heureuse et gaie, sous le beau ciel. Et tout cela apparut très clairement, dans le simple geste qu'il fit, en disant :

—Le Corso!

De même que la veille, Pierre fut saisi d'étonnement. La longue et étroite rue s'étendait de nouveau, jusqu'à la place du Peuple blanche de lumière, avec la seule différence que c'étaient les maisons de droite qui baignaient dans le soleil, tandis que celles de gauche étaient noires d'ombre. Comment! c'était ça, le Corso! cette tranchée à demi obscure, étranglée entre les hautes et lourdes façades! cette chaussée mesquine, où trois voitures au plus passaient de front, que des boutiques serrées bordaient de leurs étalages de clinquant! Ni espace libre, ni horizons vastes, ni verdure rafraîchissante? Rien que la bousculade, l'entassement, l'étouffement, le long des petits trottoirs, sous une mince bande de ciel! Et Dario eut beau lui nommer les palais historiques et fastueux, le palais Bonaparte, le palais Doria, le palais Odelschichi, le palais Sciarra, le palais Chigi; il eut beau lui montrer la place Colonna, avec la colonne de Marc-Aurèle, la place la plus vivante de la ville, où piétine un continu peuple debout, causant et regardant; il eut beau, jusqu'à la place du Peuple, lui faire admirer les églises, les maisons, les rues transversales, la rue des Condotti, au bout de laquelle se dressait, dans la gloire du soleil couchant, l'apparition de la Trinité-des-Monts, toute en or, en haut du triomphal escalier d'Espagne: Pierre gardait son impression désillusionnée de voie sans largeur et sans air, les palais lui semblaient des hôpitaux ou des casernes tristes, la place Colonna manquait cruellement d'arbres, seule la Trinité-des-Monts

l'avait séduit, par son resplendissement lointain d'apothéose.

Mais il fallut revenir de la place du Peuple à la place de Venise, et retourner encore, et revenir encore, deux, trois, quatre tours, sans lassitude. Dario, ravi, se montrait, regardait, était salué, saluait. Sur les deux trottoirs, une foule compacte défilait, dont les yeux plongeaient au fond des voitures, dont les mains auraient pu serrer les mains des personnes qui s'y trouvaient assises. Peu à peu, le nombre des voitures devenait tel, que la double file était ininterrompue, serrée, obligée de marcher au pas. On se touchait, on se dévageait, dans ce perpétuel frolement de celles qui montaient et de celles qui descendaient. C'était la promiscuité du plein air, toute Rome entassée dans le moins de place possible, les gens qui se connaissaient, qui se retrouvaient comme en l'intimité d'un salon, les gens qui ne parlaient pas, des mondes les plus adverses, mais qui se coudoyaient, qui se fouillaient du regard, jusqu'à l'âme. Et Pierre, alors, eut la révélation, comprit le Corso, l'antique habitude, la passion et la gloire de la ville. Justement, le plaisir était là, dans l'étroitesse de la voie, dans ce coudoement forcé, qui permettait les rencontres attendues, les curiosités satisfaites, l'étalage des vanités heureuses, les provisions de commérages sans fin. La ville entière s'y revoyait chaque jour, s'étalait, s'épiait, se donnait son spectacle à elle-même, brûlée d'un tel besoin, indispensable à la longue, de se voir ainsi, qu'un homme bien né qui manquait le Corso, était comme un homme dépaysé, sans journaux, vivant en sauvage. Et l'air était d'une douceur délicieuse, l'étroite bande de ciel, entre les lourds palais roussis, avait une infinie pureté bleue.

Dario ne cessait de sourire, d'incliner légèrement la tête; et il nommait à Pierre des princes et des princesses, des ducs et des duchesses, des noms retentissants dont l'éclat emplissait l'Histoire, dont les syllabes sonores évoquent des chocs d'armures dans les batailles, des défilés de pompe papale, aux robes de pourpre, aux tiaras d'or, aux vêtements sacrés étincelants de pierres; et Pierre était désespéré d'apercevoir de grosses dames, de petits messieurs, des êtres bouffis ou chétifs, que le costume moderne enlaidissait encore. Pourtant quelques jolies femmes passaient, des jeunes filles surtout, muettes, aux grands yeux clairs. Et, comme Dario venait de montrer le palais Buongiovanni, une immense façade du dix-septième siècle, aux fenêtres encadrées de rinceaux, d'une pesanteur de goût fâcheuse, il ajouta, d'un air égayé :

—Ah! tenez, voici Attilio, là, sur le trottoir. . . . .  
Le jeune lieutenant Sacco, vous savez, n'est-ce pas?

D'un signe, Pierre répondit qu'il était au courant. Attilio, en tenue, le séduisit tout de suite, très jeune, l'air vif et brave, avec son visage de franchise, où luisaient tendrement les yeux bleus de sa mère. Il était vraiment la jeunesse et l'amour, dans leur espoir enthousiaste, désintéressé de toute basse préoccupation d'avenir.

—Vous allez voir, quand nous repasserons devant le palais, reprit Dario, il sera encore là, et je vous montrerai quelque chose.

Et il parla gaiement des jeunes filles, ces petites princesses, ces petites duchesses, élevées si discrètement

au Sacré-Coeur, d'ailleurs si ignorantes pour la plupart achevant leur éducation ensuite dans les jupons de leurs mères, ne faisant avec elle que le tour obligatoire du Corso, vivant les interminables jours cloîtrées, emprisonnées au fond des palais sombres. Mais quelles tempêtes dans ces âmes muettes, où personne n'était descendu : quelle lente poussée de volonté parfois, sous cette obéissance passive, sous cette apparente inconscience de ce qui les entourait ! Combien entendaient obstinément faire leur vie elles-mêmes, choisir l'homme qui leur plairait, l'avoir malgré le monde entier ! Et c'était l'amant chereché et élu, parmi le flot des jeunes hommes, au Corso ; c'était l'amant pêché des yeux pendant la promenade, les yeux candides qui parlaient, qui suffisaient à l'aveu, au don total, sans même un souffle des lèvres, chastement closes ; et c'étaient enfin les billets doux furtivement remis à l'église, la femme de chambre gagnée, facilitant les rencontres, d'abord si innocentes. Au bout, il y avait souvent un mariage.

Célia, elle, avait voulu Attilio, dès que leurs regards s'étaient rencontrés le jour de mortel ennui, où, pour la première fois, elle l'avait aperçu, d'une fenêtre, du palais Buongiovanni. Il venait de lever la tête, elle l'avait pris à jamais, en se donnant elle-même, de ses grands yeux purs, posés sur les siens. Elle n'était qu'une amoureuse, rien de plus. Il lui plaisait, elle le voulait, celui-ci, pas un autre. Elle l'aurait attendu vingt ans, mais elle comptait bien le conquérir tout de suite par la tranquille obstination de sa volonté. On racontait les terribles fureurs du prince son père, qui se brisaient contre son silence respectueux et têtue. Le prince, de sang mêlé, fils d'une Américaine ayant épousé une Anglaise, ne luttait que pour garder intacts son nom et sa fortune, au milieu des écroulements voisins ; et le bruit courait qu'à la suite d'une querelle, où il avait voulu s'en prendre à sa femme, en l'accusant de n'avoir pas veillé suffisamment sur leur fille, la princesse s'était révoltée, d'un orgueil et d'un égoïsme d'étrangère qui avait apporté cinq millions. N'était-ce point assez de lui avoir donné cinq enfants ? Elle vivait les jours à s'adorer, abandonnant Célia, se désintéressant de la maison, où soufflait la tempête.

Mais la voiture allait passer de nouveau devant le palais, et Dario prévint Pierre.

— Vous voyez, voilà Attilio revenu. Et maintenant, regardez là-haut, à la troisième fenêtre du premier étage.

Ce fut rapide et charmant. Pierre vit un coin du rideau qui s'écartait un peu, et la douce figure de Célia apparut, un lis candide et fermé. Elle ne sourit pas, elle ne bougea pas. Rien ne se lisait sur cette bouche de pureté, dans ces yeux clairs et sans fond. Pourtant, elle prenait Attilio, elle se donnait à lui, sans réserve. Le rideau retomba.

— Ah ! la petite masque ! murmura Dario. Sait-on jamais ce qu'il y a derrière tant d'innocence ?

Pierre, en se retournant, remarqua Attilio, la tête levée encore, la face immobile et pâle lui aussi, avec sa bouche close, ses yeux largement ouverts. Et cela le toucha infiniment, l'amour absolu dans sa brusque toute-puissance, l'amour vrai, éternel et jeune, en dehors des ambitions et des calculs de l'entourage.

Puis, Dario donna au cocher l'ordre de monter au Pincio : après ou avant le Corso, le tour obligatoire du Pincio, par les belles après-midi claires. Et ce fut d'abord la place du Peuple, la plus aérée et la plus régulière de Rome, avec ses amorces de rues et ses églises symétriques, son obélisque central, ses deux massifs d'arbres qui se font pendant, aux deux côtés du petit pavé blanchi, entre les architectures graves, dorées de soleil. A droite ensuite, la voiture s'engagea sur les rampes du Pincio, un chemin en lacet, magnifique, orné de bas-reliefs, de statues, de fontaines, toute une sorte d'apothéose de marbre, un ressouvenir de la Rome antique, qui se dressait parmi les verdure. Mais, en haut, Pierre trouva le jardin petit, à peine un grand square, un carré aux quatre allées nécessaires pour que les équipages pussent tourner infiniment. Les images des hommes illustres de l'ancienne Italie et de la nouvelle bordent ces allées d'une file ininterrompue de bustes. Il admira surtout les arbres, les essences les plus variées et les plus rares, choisis et entretenus avec un grand soin, presque tous à feuillage persistant, ce qui perpétuait là, l'hiver comme l'été, d'admirables ombrages, nuancés de tous les verts imaginables. Et la voiture s'était mise à tourner, par les belles allées fraîches, à la suite des autres voitures, un flot continu, jamais lassé.

Pierre remarqua une jeune dame seule, dans une victoria bleu sombre, très correctement menée. Elle était fort jolie, petite, châtain, avec un teint mat, de grands yeux doux, l'air modeste, d'une simplicité séduisante. Sévèrement habillée de soie feuille morte, elle avait un grand chapeau un peu extravagant. Et, comme Dario la devisageait, le prêtre lui demanda son nom, ce qui fit sourire le jeune prince. Oh ! personne, la Tonietta, une des rares demi-mondaines dont Rome s'occupait. Puis, librement, avec la belle franchise de la race sur les choses de l'amour, il continua, donna des détails : une fille dont l'origine restait obscure, les uns la faisant partir de très bas, d'un cabaretier de Tivoli, les autres la disant née à Naples, d'un banquier ; mais en tout cas, une fille fort intelligente qui s'était fait une éducation, qui recevait admirablement dans son petit palais de la rue des Mille, un cadeau du vieux marquis Manfredi, mort à présent. Elle ne s'affichait pas, n'avait guère qu'un amant à la fois, et les princesses, les duchesses qui s'inquiétaient d'elle chaque jour, au Corso, la trouvaient bien. Une particularité surtout l'avait rendue célèbre, des coups de coeur qui affolaient parfois, qui la faisaient se donner pour rien à l'aimé, n'acceptant strictement de lui, chaque matin, qu'un bouquet de roses blanches ; de sorte que, lorsqu'on la voyait, au Pincio, pendant des semaines souvent, avec ces roses pures, ce bouquet blanc de mariée, on souriait d'un air de tendre complaisance.

Mais Dario s'interrompit pour saluer cérémonieusement une dame qui passait dans un landeau immense, seule en compagnie d'un monsieur. Et il dit simplement au prêtre :

— Ma mère.

Celle-ci, Pierre la connaissait. Du moins, il tenait son histoire du vicomte de la Choue : son second mariage à cinquante ans, après la mort du prince Onofrio Bocconera ; la façon dont, superbe en-

core, elle avait pêché des yeux au Corso, tout comme une jeune fille, un bel homme à son goût, de quinze ans plus jeune qu'elle ; et quel était cet homme, ce Jules Laporte, ancien sergent de la garde suisse, disait-on, l'ancien commis voyageur en reliques. Et une histoire extraordinaire de reliques fausses ; et comment elle avait fait de lui un marquis Montefioré, de belle prestance, le dernier des aventuriers, heureux, triomphant au pays légendaire où les bergers épousent des reines.

À l'autre tour, lorsque le grand landau repassa, Pierre les regarda tous les deux. La marquise était vraiment surprenante, toute la classique beauté romaine épanouie, grande, forte, très brune, avec une tête de déesse aux traits réguliers, un peu massifs, n'accusant son âge que par le duvet dont la lèvre supérieure était recouverte. Et le marquis, ce Suisse de Genève romanisé, avait vraiment fière tournure, avec sa carrure de solide officier et ses moustaches au vent, pas bête, disait-on, très gai et très souple, amusant pour les dames. Elle en était si glorieuse, qu'elle le traînait et l'étalait, ayant recommencé l'existence avec lui comme si elle avait eu vingt ans, mangeant à son coup la petite fortune sauvée du désastre de la villa Montefiori, si oublieuse de son fils, qu'elle le rencontrait seulement parfois à la promenade, le saluant ainsi qu'une connaissance de hasard.

—Allons voir le soleil se coucher derrière Saint-Pierre, dit Dario, dans son rôle d'homme consciencieux qui montre les curiosités.

La voiture revint sur la terrasse, où une musique militaire jouait avec des éclats de cuivre terribles. Pour entendre, beaucoup d'équipages déjà stationnaient, tandis qu'une foule de piétons, de simples promeneurs, sans cesse accrue, s'était amassée. Et, de cette terrasse admirable, très haute, très large, se déroulait une des vues les plus merveilleuses de Rome. Au delà du Tibre, par-dessus le chaos blafard du nouveau quartier des Prés du Château, se dressait Saint-Pierre, entre les verdure du mont Mario et du Janicule. Puis, c'était à gauche toute la vieille ville, une étendue de toits sans bornes, une mer roulante d'édifices, à perte de vue. Mais les regards, toujours, revenaient à Saint-Pierre, trônant dans l'azur, d'une grandeur pure et souveraine. Et, de la terrasse, au fond du ciel immense, les lents couchers de soleil, derrière le colosse, étaient sublimes.

Parfois, ce sont des écroulements de nuées sanglantes, des batailles de géants, luttant à coups de montagnes, succombant sous les ruines monstrueuses de villes en flammes. Parfois, d'un lac sombre ne se détachent que des gerçures rouges, comme si un filet de lumière était jeté, pour repêcher parmi les algues l'astre englouti. Parfois, c'est une brume rose, toute une poussière délicate qui tombe, rayée de perles par un lointain coup de pluie, dont le rideau est tiré sur le mystère de l'horizon. Parfois, c'est un triomphe, un cortège de pourpre et d'or, des chars de nuages qui roulent sur une voie de feu, des galères qui flottent sur une mer d'azur, des pompes fastueuses et extravagantes, s'abîmant au gouffre peu à peu insondable du crépuscule.

Mais, ce soir-là, Pierre sut le spectacle sublime, dans une grandeur calme, aveuglante et désespérée. D'abord,

juste au-dessus du dôme de Saint-Pierre, descendant du ciel sans tache, d'une limpidité profonde, le soleil était si resplendissant encore, que les yeux ne pouvaient en soutenir l'éclat. Dans cette splendeur, le dôme semblait incandescent, un dôme d'argent liquide ; tandis que le quartier voisin, les toitures du Borgo étaient comme changées en un lac de braise. Puis, à mesure que le soleil s'inclina, il perdit de sa flamme, on put le regarder ; et, bientôt, avec une lenteur majestueuse, il glissa derrière le dôme, qui se détacha en bleu sombre, lorsque entièrement caché, l'astre ne fut plus, autour, qu'une auréole, une gloire d'où jaillissait une couronne de flamboyants rayons. Et, alors, commença le rêve, le singulier éclairage du rang des fenêtres qui règnent sous la coupole, traversées de part en part, devenues des bouches rougeoyantes de fournaises ; de sorte qu'on aurait pu croire que le dôme était posé sur un brasier, isolé en l'air, soulevé et porté par la violence du feu.

EMILE ZOLA.

(A suivre).

## Mme Bennati

Lundi et mardi prochain il y aura une soirée artistique donnée au Queen's Theatre, au profit de la seule institution laïque que nous possédons, institution qui vaut bien les autres, malgré leur caractère sacro-saint.

On verra ailleurs le programme de ces deux soirées

Tout en appréciant comme il convient de le faire la précieuse collaboration de toutes les personnes qui mettent leur talent et leur temps au service d'une œuvre essentiellement charitable, il convient de féliciter par-dessus tout Mme Bennati, qui a retardé l'instant d'embrasser son vieux père uniquement pour participer à cette bonne œuvre.

La charmante et délicate artiste, reconnaissante de l'accueil cordial qu'elle a reçu parmi nous, ne sait comment reconnaître notre bonne hospitalité et nous témoigner tous les sentiments exquis que nous lui avons inspirés. Aussi a-t-elle saisi avec empressement l'occasion qui s'offre pour elle de nous prouver sa reconnaissance, même au prix d'un grand sacrifice, dans l'unique espoir de trouver sa récompense par un succès dont bénéficiera l'hôpital Notre-Dame.

À notre tour, nous irons au Monument National lundi et mardi, d'abord pour apporter notre obole à cette œuvre si éminemment philanthropique, ensuite pour acclamer et dire adieu à l'excellente artiste qui va nous quitter, sans toutefois nous ôter l'espoir de la revoir un jour.

FIRMIN

# "LE SUN"

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

**Siege Social, Montreal.**

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

### Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

# O. Leger,



GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.



# Papier de Toilette...

Enrouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
- "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
- "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
- "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau, \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE  
... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

## MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

### 'North British & Mercantile'

**CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE**

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada.....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bell No. 310.

**GUSTAVE FAUTEUX,**

AGENT POUR MONTRÉAL  
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale, (limitée), et publié par Aristide Fillatreault au No. 30 rue St-Gabriel, Montréal.

**BURROUGHS & BURROUGHS**  
AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal  
Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

**Arthur GLOBENSKY,**  
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME


**J. A. DROUIN,**  
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Chambres 315 et 316.  
Téléphone 2243

**LIBRAIRIE FRANCAISE**

**G. HUREL**

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame  
Publications Artistiques et Littéraires.  
Achat et vente de Livres d'occasion...  
**MONTREAL**



**Scientific American Agency for PATENTS**  
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to  
MUNN & CO, 361 Broadway, New York.  
Oldest bureau for securing patents in America.  
Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO, Publishers, 361 Broadway, New York City.

**JACQ. VANPOUCKE**

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfege  
221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES  
"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur montrer.

**JOHN LOVELL & SON,**  
25 Rue St. Nicolas.